

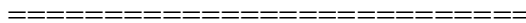
A. LANGLOIS

# HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



*TOME TROISIÈME*  
(BAVISYAPARVAN)

## 18ème Thème - Lectures 193 à 217

# Le lotus Pouchcara ; Naissance du monde ; Brahmâ crée tous êtres ; conflits entre dieux et démons, barattement de la mer, sacrifice de Dakcha

### CENT-QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE.

#### MANIFESTATION DU POUCHCARA<sup>1</sup>.

Djanamédjaya dit :

Le Richi Vyâsa a célébré la puissance du dieu qui dormait sur les eaux de l'océan, et sur l'ombilic duquel s'élevait un lotus : il a dit comment ce lotus a donné naissance aux dieux, aux divers ordres de Richis, aux Âdityas, aux Vasous, aux Roudras, aux Marouts, aux Ouchmapâs<sup>2</sup>, aux deux grands Aswins, à des milliers d'autres êtres, et aux Sâdhyas, et aux Viswadévas<sup>3</sup>. Voudrais-tu bien nous redire son récit ? Tu es pour nous le premier d'entre les sages, profond dans la science de l'yoga, savant dans les Vêdes et dans leurs commentaires : donne-moi les détails que je te demande. Quand j'entends célébrer la gloire de ce dieu, je ne puis plus supporter d'autre plaisir. Explique-moi combien de temps dure le sommeil du souverain des êtres<sup>4</sup>, appelé Pourouchottama<sup>5</sup> ; ce qui arrive pendant ce sommeil ; à quel moment se réveille le maître des Souras ; comment à son réveil ce dieu produit le monde entier ; quels sont les premiers Pradjâpatis ; par quels moyens cet être éternel reconstruit le monde ; comment, au milieu de la mer universelle où se trouvent plongés les êtres animés ou inanimés, et où gisent confondus et détruits les dieux et les Asouras, les serpents, les Râkchasas, le feu, l'éther, le vent et la terre, comment, dis-je, dans ce grand abîme où sont mêlés tous les éléments, réside et agit le maître suprême de ces éléments, l'être aux grandes formes, le puissant créateur, le souverain des Souras. O saint Mouni, je crois fermement à Nârâyana, et je te prie de me raconter sa gloire. J'adore ses manifestations passées et futures, et devant ces fidèles assemblés, je t'engage à me parler de sa haute puissance.

---

<sup>1</sup> Voyez lect. XLI, tom. I

<sup>2</sup> Ce mot désigne les Pitris, appelés dans les Sradhas à prendre leur part des mets *chauds* qui leur sont offerts. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 236 et 237.

<sup>3</sup> Le texte porte *Viswéswaras*.

<sup>4</sup> Voyez lect. VIII, tom. I, note 12.

<sup>5</sup> C'est-à-dire le premier des Pourouchas, le premier mâle, l'esprit fécondant. Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XV.

Vêsampâyana répondit :

Je suis prêt à satisfaire le désir que tu témoignes de connaître la gloire de Nârâyana, source de toute pureté. Écoute, je te dirai ce que les dieux eux-mêmes ont consigné dans les antiques Pourânas, ce que nous avons appris de la bouche des plus illustres Brahmanes, ce que l'auguste fils de Parâsara, le savant et pieux Dwêpâyana, aussi renommé que Vrihaspati<sup>6</sup>, a daigné me raconter. Je t'exposerai ce que je sais, et je m'acquitterai de cette tâche aussi bien que je pourrai. Et quel Richi, ô fils de Bharata, serait en état de me révéler convenablement tous ces mystères ? Qui peut connaître la gloire de Nârâyana, de celui qui est l'âme de toute la nature ? Brahmâ lui-même ne saurait s'en flatter. Je répéterai ce que j'ai entendu : Nârâyana est le mystère des Viswadévas et des Maharchis, le désiré de tous les dieux qui connaissent la vérité, la pensée de tous ceux qui comprennent l'être suprême nommé Adhyâtma<sup>7</sup>, l'agent des oeuvres ; parmi les choses divines, il est ce qui est supérieur à la divinité (adhidêva) ; parmi les êtres créés, il est ce qui est surnaturel (adhibhoûta) ; il est l'essence suprême (para) reconnue par les Maharchis, le bien (satya) enseigné par les Vèdes, et le grand principe (tatwa) entrevu par les pénitents, l'agent, l'instrument, l'intelligence, (bouddhi), le sentiment (manas), l'âme incorporée (kchétradjna<sup>8</sup>), la cause première (pradhâna), l'esprit fécondant (pouroucha), le directeur (sâstri<sup>9</sup>), le temps, le maître du temps, le voyant (drachtri), l'indépendant (swâdhîna) les cinq souffles<sup>10</sup>, la chose ferme (dhrouvam), la chose inaltérable (akcharam). Il reçoit un nom de ces natures diverses auxquelles il s'assujettit : car c'est lui qui fait et défait tout, c'est lui qui nous soutient dans nos actions et nous trouble dans notre désordre ; maître divin (îsa<sup>11</sup>), objet constant de notre attention dans le sacrifice et hors du sacrifice<sup>12</sup>, il est celui qui parle et celui dont on doit parler ; et il est moi-même en ce moment, et les saints discours que vous entendez, et le sujet même de vos conversations, les histoires que l'on vous raconte, et les mystères<sup>13</sup> des livres saints : il est ce grand tout dont l'âme est Nârâyana : souverain de toute la nature, il est aussi tous ces dieux qui y président. Enfin tout ce qu'il y a de bon, d'immortel, d'originel, tout ce qui est, a été et sera, tout ce qui dans les trois mondes est éternel, animé ou inanimé, voilà ce qui constitue cet être supérieur et infini.

---

<sup>6</sup> C'est le maître des dieux.

<sup>7</sup> Voyez, pour l'explication de ce mot et de quelques-uns de ceux qui vont suivre, la lecture VIII du Bhagavad-gîtâ.

<sup>8</sup> Voyez lect. XIII du Bhagavad-gîtâ

<sup>9</sup> La lecture XV du Bhagavad-gîtâ appelle ce directeur *Îswara*.

<sup>10</sup> Voyez lect. XL, tom. I. L'air se subdivise en cinq souffles qui agissent dans les diverses parties du corps.

<sup>11</sup> Ce mot doit être synonyme d'*Îswara*.

<sup>12</sup> Cette dernière idée me semble contenue dans le mot *निर्वृति*, *nirvrita*. Cependant ce mot pourrait aussi indiquer l'état de l'âme dégagée des liens du corps: il faudrait alors modifier le sens de la phrase, et dire que *Nârâyana est contemplé par ceux qui ont obtenu l'émancipation finale*.

<sup>13</sup> Ce mot est la traduction de गह्वर, *gahwara*, employé comme adjectif féminin, श्रुतयो वाथ गह्वरः. J'ai hasardé le sens de *mystérieux* que ne me donnait pas le dictionnaire.

## CENT-QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE. CARACTÈRE DES QUATRE AGES.

Vêsampâyana dit :

On assigne quatre mille ans de durée à l'âge Crita : son Sandhyâ et son Sandhyânsa sont chacun de quatre cents ans<sup>1</sup>. Pendant cet âge le devoir a quatre pieds<sup>2</sup>, le vice n'en a qu'un ; les hommes suivent avec plaisir les obligations de leur caste. Les Brahmanes remplissent leurs fonctions de prêtres, les Kchatriyas celles de protecteurs des peuples ; les Vêsyas s'occupent de l'agriculture, et les Soûdras se résignent à l'obéissance. Cet âge est renommé pour la sagesse, la piété et la justice qui sont alors le partage des mortels, et fécond en personnages d'une heureuse naissance et disposés à aimer la vérité (satya).

Le Trétâ se compose de trois mille ans ; son Sandhyâ et son Sandhyânsa de trois cents ans chacun. Le vice alors marche sur deux pieds, et le devoir n'en a plus que trois. La sagesse et la vertu de l'âge Crita commencent à décroître ; les castes, par suite de l'inconstance humaine, subissent des altérations ; c'est avec tiédeur que l'on observe la distinction des quatre conditions de la vie dévote<sup>3</sup>. Tel est le caractère que les dieux ont imposé à l'âge Trétâ : voici maintenant celui du Dwâpara.

Le Dwâpara est formé de deux mille ans ; son Sandhyâ et son Sandhyânsa en renferment chacun deux cents. Alors les Brahmanes sont attachés aux richesses ; ils ont de la science, mais, entraînés par la passion (radjas), ils sont, comme les autres hommes, corrompus, malveillants et avarés. Le devoir n'a que deux pieds, et le vice s'élève sur trois. C'en est fait de cet amour de la vertu qui possédait les hommes dans l'âge Crita ; peu à peu s'éteignent les bons sentiments qui animaient les Brahmanes, et la foi périt. On perd l'habitude des jeûnes et des autres pratiques de pénitence.

Enfin arrive le méchant âge Cali qui, en comptant ses deux Sandhyâs, est composé de mille deux cents ans. Le vice alors a quatre pieds, et le devoir n'en a qu'un : les hommes ont le coeur rempli de mauvais désirs, et l'esprit couvert d'obscurité (tamas). Personne ne pratique le jeûne ; plus de vertu, plus de vérité, plus de foi. La vie des Brahmanes n'est plus respectée. Possédé de l'égoïsme, on n'a plus d'attachement pour sa famille. Les Brahmanes se conduisent comme les Soûdras, et les Soûdras s'élèvent au-dessus de leur condition dégradée. Les hommes corrompus méconnaissent la distinction des castes et des quatre états de la vie dévote ; ils mettent leur joie dans des plaisirs défendus : enfin l'esprit de l'âge Cali est l'incrédulité pour les Vêdes.

O Djanamédjaya, il y a encore une division du temps, appelée Manwantara et composée de soixante et onze de ces périodes dont nous venons de parler et qui renferment douze mille années, mais des années qui, au rapport des poètes, sont d'une nature divine. La durée d'un Manwantara<sup>4</sup> forme un jour de Brahmâ. Quand ce jour est fini, arrive une période de mille âges, pendant laquelle Roudra, qui connaît le moment de la destruction générale (samhâra), anéantit le corps de tous les êtres animés : tous les dieux et Brahmâ lui-même, les Dêtyas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les

---

<sup>1</sup> Voyez lect. VIII, tom. I.

<sup>2</sup> Voyez plus haut lect. CXC, note 24

<sup>3</sup> C'est-à-dire des *âsramas*.

<sup>4</sup> Voyez lect. VIII, torn. I.

Dévarchis, les Brahmarchis, les Râdjarchis, les Kinnaras, les Apsarâs, les serpents, les montagnes, les fleuves, les quadrupèdes, les animaux de toute espèce, les hôtes des bois et les oiseaux, tout cesse d'exister. Le dieu créateur et maître des cinq grands éléments met les diverses parties du monde en hostilité avec elles-mêmes, et fait qu'elles coopèrent à leur propre destruction. Le soleil retire à lui la lumière qui éclaire nos yeux<sup>5</sup>, l'air supprime le souffle qui anime les êtres, le feu brûle tous les mondes, et la nuée ne cesse de répandre la pluie.

## CENT-QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE.

### INCENDIE ET INONDATION DU MONDE.

Vêsampâyana dit :

Nârâyana, se soumettant aux exercices de l'yoga<sup>1</sup>, devient Vibhâvasou aux sept formes<sup>2</sup> ; de ses rayons enflammés il dessèche les mers : ses chaleurs tarissent l'eau de l'océan, des rivières, des puits, des montagnes. Des milliers de crevasses se forment sur la surface de la terre, et il pompe et attire à lui du fond du Rasâtala<sup>3</sup> toute l'humidité qu'il dévore. Enfin Pourouchottama, aux yeux de lotus, épuise toute cette fraîcheur que le souffle vital dépose au sein des êtres animés. Le même dieu se fait vent, et de son haleine il souffle et agite le monde entier ; les Souras et les autres créatures cessent de respirer ; ils tombent en dissolution ; leurs sens et leurs facultés diverses retournent aux principes dont ils sont formés : l'ichor<sup>4</sup>, l'odeur, le corps reviennent à la terre ; la langue, la saveur<sup>5</sup>, la graisse<sup>6</sup>, à l'eau ; la forme, l'oeil, la digestion<sup>7</sup>, à la lumière ; le tact, la respiration, l'action, à l'air<sup>8</sup>.

Brûlés par les rayons du dieu, et soulevés par son souffle, ces éléments quittent l'asile qui leur est particulier et se réunissent dans Hrichîkésa<sup>9</sup>, maître suprême de la nature. Ce mouvement imprimé à tout ce qui existe anime encore plus l'incendie : le feu terrible nommé samvarttaca dévore tout, les montagnes, les arbres, les bois, les plantes, les gazons,

---

<sup>5</sup> Mot à mot, *il reprend les deux yeux*, चक्षुषो चौददानः.

<sup>1</sup> Ce mot *yoga* désigne ici l'application du souverain artiste à son oeuvre ; plus bas ce même mot indiquera l'union de l'âme suprême à la matière.

<sup>2</sup> *Vibhâvasou* est un des noms du feu. Les Indiens donnent au dieu du feu sept langues, appelées, suivant M. Colebrooke (Recherches asiatiques, tom. VII, pag. 273), *Pravaha*, *Avaha*, *Oudvaha*, *Samvaha*, *Vivaha*, *Parivaha* et *Nivaha* ou *Anouvaha*. Cependant nous verrons, lecture CCXXXI du Harivansa, que ces mêmes noms sont ceux des sept vents ; ce que la signification et le genre masculin de ces mots m'avaient déjà fait soupçonner.

<sup>3</sup> Le Pâtâla ou l'enfer est divisé en sept régions, dont le Rasâtala est la plus basse.

<sup>4</sup> पूयं, *poûyam*: telle est la correction du mss. bengali. Les mss. dévanâgaris donnent à la place de ce mot रूपं, *roûpam*, qui est un double emploi.

<sup>5</sup> रस, *rasa*.

<sup>6</sup> स्नेह, *snêha*.

<sup>7</sup> विपाक, *vipâca*.

<sup>8</sup> Comparez avec ce passage les slocas 75, 76, 77, et 78 de la Ière lecture des lois de Manou.

<sup>9</sup> Ce mot signifie *maître des organes des sens*.

les demeures<sup>10</sup> des dieux, les villes, les ermitages sacrés, les temples<sup>11</sup>, enfin tout ce qui peut servir de refuge aux êtres.

Quand tous les mondes ont été réduits en cendres, le grand Hari se sert de l'eau pour les créer de nouveau. Ce puissant être, aux mille yeux, prend la forme immense d'un nuage noir, et arrose la terre d'une onde divine, de même qu'une libation de beurre arrose le feu du sacrifice. Cette eau douce, salubre et comparable à un lait pur, couvre la terre, qui disparaît entièrement ; partout règne une vaste mer, où la nature entière est engloutie, où tous les éléments sont confondus. Dans cette solitude où il n'y a plus ni soleil, ni air, ni éther, réside seul l'Éternel, qui a desséché, épuisé, agité, brûlé, consumé tous les êtres. Sous une forme merveilleuse<sup>12</sup>, ce dieu infiniment sage, ce maître savant dans l'art de l'yoga, s'unit à cette mer universelle : cette fusion mystérieuse (yoga) dure des milliers d'années, et personne n'est en état de connaître celui qui est ainsi tout à la fois esprit et matière<sup>13</sup>.

Djanamédjaya dit :

Et cependant je voudrais bien avoir quelques éclaircissements sur cette période de l'inondation universelle, sur la nature de cet être spirituel<sup>14</sup> s'entourant d'organes matériels, sur l'union (yoga) de ces deux substances.

Vêsampâyana reprit :

Quelle est la durée de l'inondation ? quelles règles s'impose lui-même le dieu à ce sujet ? Voilà des questions auxquelles personne ne peut répondre : personne n'est dans sa confiance. Qui peut le voir, le connaître, parler de lui, si ce n'est lui-même ? Divin Îswara, il fait apparaître le ciel, la terre et l'air, il montre bientôt aux regards étonnés le souverain Pradjâpati, le maître du monde et des Souras, l'aïeul des êtres, le possesseur des Vèdes, le grand Mouni dormant au sein du grand océan.

## CENT-QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE.

### VISION DE MÂRCANDÉYA.

Vêsampâyana dit :

Cependant au-dessus des ondes de cette mer universelle dort le puissant Hari, le divin Nârâyana ; celui qui est le Brahmane par excellence, l'être toujours exempt de passion, toujours inaltérable, daignait prendre naissance au sein de l'élément humide<sup>1</sup>, au milieu de ces vagues immenses qui l'environnaient d'une enveloppe ténébreuse et semblable à sa propre couleur<sup>2</sup>. Après un long sommeil, Pourouchottama voulut procéder au grand sacrifice, et pourvoir à l'accomplissement des autres devoirs spirituels. C'est alors qu'il tira

---

<sup>10</sup> विमानानि, *vimânâni*.

<sup>11</sup> आयतनानि, *âyatanâni*, littéralement autels

<sup>12</sup> La traduction littérale indiquerait que cette forme est ou *ancienne*, ou *chantée par les Pourânas*, पौराण, *pôràna*.

<sup>13</sup> अव्यक्तं व्यक्तं.

<sup>14</sup> Pouroucha.

<sup>1</sup> रसजः, *rasadjah*. On sait que le *rasa* est l'élément aqueux.

<sup>2</sup> La couleur mystérieuse que l'on donne à ce dieu est le noir: de là vient le nom de *Crichna*.

de son propre corps les Brahmanes et les prêtres nécessaires pour ces oeuvres solennelles. Le premier qu'il créa, ce fut le Brahman<sup>3</sup>, ensuite l'Oudgâtri et le Sâmaga, le Hotri et l'Adwaryou : il forma le premier de sa bouche, et les autres de ses bras. Pour assister le Brahman, il produisit de son dos le Prastotri, le Sâmitra, le Varouna et le Praticthâtri ; de son ventre, le Pratihatri et le Potri ; de ses cuisses, l'Adhyâpaca et le Nechtri ; de ses mains, le vénérable Agnîdhra ; de ses pieds, le Grâvan et l'Ounnétri. Ainsi le dieu, père du monde, créa les seize officiers des cérémonies religieuses<sup>4</sup> ; et Pouroucha, non content d'être lui-même le sacrifice, voulut encore être les Vèdes, les Védângas, les Oupanichats, le culte tout entier. Dans le temps que Hari était ainsi couché sur la mer universelle, il arriva un incident merveilleux, que je vais te raconter. Cet incident est l'apparition de Mârcandéya. Ce grand Mouni, déjà vieux de plusieurs milliers d'années, par un privilège spécial, voyagea dans le ventre du dieu ; infatigable pèlerin, ce saint avait visité les saints ermitages, les Tîrthas, les autels<sup>5</sup>, les pays, les royaumes et les villes diverses. Un instant Mârcandéya, occupé de prières et de sacrifices, pieusement mortifié et livré aux exercices d'une rigoureuse pénitence, s'était laissé abuser par la divine magie qui l'enveloppait, et il était insensiblement, et sans s'en apercevoir, sorti par la bouche de Hari. Il commença à marcher sur cette mer immense, où partout il ne voyait que ténèbres. La crainte s'empara de lui, et il douta un instant de sa propre existence. Mais, rassuré à la vue du dieu, il passa au sentiment de la plus vive surprise. Il lui restait encore quelque crainte, et, placé au milieu de ces objets nouveaux pour lui, il s'abandonnait à la réflexion. « Suis-je bien éveillé? se disait-il à lui-même, n'est-ce pas une erreur de mes sens ou de mon esprit ? Évidemment je me trouve dans une nature toute différente de celle que je connais. La vérité n'a pas cet aspect d'incohérence et de confusion. Je ne vois plus de lune, de soleil, d'air, de montagnes, de terre. Quel est donc ce monde ? » Ainsi se parlait Mârcandéya, et il voyait, étendu et dormant sur cette vaste mer, Pouroucha pareil à une haute montagne ou à un nuage gonflé de vapeurs, entouré de rayons qui brûlaient, de splendeurs qui éblouissaient, s'élevant du fond de l'abîme au-dessus duquel il surnageait comme un large serpent.

Mârcandéya s'approchant du dieu, lui dit dans son étonnement : « Qui es-tu ? » et en même temps il rentra sans hésiter dans le ventre de Hari, où il fut favorisé d'une vision qui lui apparut comme une espèce de songe. Les voyages qu'il avait faits autrefois sur la terre, il les recommença dans le ventre du dieu, qui offrit à ses regards et à sa dévotion des Tîrthas, des autels, tels qu'il en avait vu dans ses anciennes excursions, des milliers de Brahmanes offrant des sacrifices et honorés par de riches présents : il y vit les quatre castes, fidèles chacune à son devoir, et les quatre ordres de dévots, poursuivant chacun la route qui lui est indiquée. Le grand Mouni Mârcandéya employa cent mille ans à parcourir toute cette terre, sans trouver aucune limite dans le ventre de Hari. Enfin, un jour il sortit encore par la bouche du dieu, et aperçut un enfant endormi sur une branche de nyagrodha<sup>6</sup>. En voyant cet enfant, brillant comme Âditya, au sein de cette mer universelle, hérissée de glaçons, au milieu de ce monde désert et privé de tout être animé, il fut étonné, et se demandait comment il pouvait vivre.

---

<sup>3</sup> Ces fonctions de Brahman sont remplies dans les occasions solennelles par un Brahmane instruit. Mais comme il est assez difficile d'en trouver un qui réunisse toutes les conditions nécessaires, on le remplace par un paquet de cinquante brins de *cousa*, qui le représente.

<sup>4</sup> Il paraît que c'est surtout pour le sacrifice appelé *Djyotichtoma* que l'on exige la présence de ces seize officiants.

<sup>5</sup> आयतनानि, *âyatanâni*. Ce sont les lieux consacrés par les sacrifices.

<sup>6</sup> *Ficus indica*.

Telle était la pensée du Mouni, seul et debout sur le bord des eaux : il n'avait encore rien vu de pareil, et cette divine magie l'épouvantait. Après avoir nagé sans relâche sur cette mer profonde, il sentit ses forces s'affaiblir. Enfin le dieu qu'on surnomme Hansa<sup>7</sup>, Pourouchottama, qui s'était lui-même, par suite de l'yoga, réduit à cet état d'enfance, dit à Mârcandéya d'une voix aussi éclatante que celle du tonnerre : « Sois tranquille, mon ami. Tu n'as rien à redouter. Approche-toi. O Mârcandéya, tu es un Mouni bien connu pour ta sagesse, et cependant tu te montres comme un enfant, abattu par la fatigue ».

Mârcandéya répondit : « Quel est celui qui m'adresse la parole pour m'insulter et mépriser ma pénitence ? Quel est celui qui dédaigne ma vieillesse qui a résisté à tant de milliers d'années ? De pareils sentiments n'existent pas chez les dieux. Brahmâ lui-même, le maître de cet univers, daigne respecter un vieillard. Quel est donc l'insensé assez peu attaché à sa propre vie pour oser braver la mort en parlant sans respect à Mârcandéya, dont la pénitence a entouré la tête de rayons menaçants et redoutables ? »

Ainsi parlait le Mouni emporté par la colère. Le dieu reprend la parole, et calme en ces termes son ressentiment : « Mon ami, je suis l'auteur de toute lumière, Hrichikésa, père et maître du monde : c'est moi qui donne la vie, moi qui suis véritablement ancien. Pourquoi refuses-tu de t'approcher de moi ? Jadis le Mouni Angiras, ton père<sup>8</sup>, voulant avoir des enfants, m'engendra le premier par la vertu de sa pénitence. C'est moi ensuite qui te donnai à lui : car tu étais en moi, ô saint Maharchi, ô toi dont les années sont incalculables, dont la tête est si vénérable et si terrible, et dont l'éclat ressemble à celui du feu. Et quel autre, à moins qu'il ne fût comme toi formé de ma substance, pourrait m'apercevoir errant sur cette mer universelle et me jouant dans les magiques détours de mon yoga ? »

Ce fut alors que le grand Mârcandéya, baissant la tête et prenant une posture respectueuse, laissa éclater toute sa joie : ses yeux s'ouvrirent d'admiration ; et ce vieillard, que le monde vénère avec de si grandes marques de respect, inclina lui-même avec humilité son front devant le dieu. « O seigneur, s'écria-t-il, je désire connaître le secret de cette magie divine qui te fait paraître sous la forme d'un enfant endormi au milieu des flots de la mer universelle. En effet, quel nom te donner ? Quel rôle remplis-tu dans ce monde ? Comment reconnaître en toi le premier des êtres, quand il n'existe plus rien ? » Le dieu répondit :

« Je suis Nârâyana, ô Brahmane, la source de tous les êtres vivants, le souverain créateur comme le destructeur suprême. Dans l'empire des dieux, je suis Indra<sup>9</sup> ; pour les saisons je suis l'année, comme pour les années je suis l'yoga. Je suis la réunion de tous les êtres vivants et des dieux. Parmi les serpents je suis Sécha, parmi les oiseaux, Garouda. J'ai mille têtes et mille pieds, mille yeux, mille bras. Je suis Âditya, l'essence du sacrifice<sup>10</sup>, le sacrifice des dieux, le feu du havya<sup>11</sup> ; je suis sur la terre, parmi ces Brahmanes mortifiés par la pénitence et purifiés par l'épreuve de renaissances nombreuses, celui qu'on appelle yati<sup>12</sup>. En moi se trouve le maître de la science, l'âme de tout ce qui frappe la vue, le premier des Yogins, le terme fatal où aboutissent tous les êtres. Je suis l'oeuvre, l'action, la

---

<sup>7</sup> Surnom donné à Vichnou, comme à Brahmâ.

<sup>8</sup> Je ne connais pas assez l'histoire de Mârcandéya pour essayer de donner sa généalogie, et d'expliquer sa singulière existence. M. Wilson suppose qu'Angiras est un personnage astronomique: l'histoire de sa famille doit se ressentir de cette origine fabuleuse.

<sup>9</sup> Tout ce passage a quelque ressemblance avec la Xe lecture du Bhagavad-gîtâ

<sup>10</sup> यज्ञपुरुषः, *yadjnapourouchah*.

<sup>11</sup> Voyez lect. XL, tom. I, note 30.

<sup>12</sup> Voyez la VIe lecture des lois de Manou



vie, le souffle qui anime les créatures sans participer à leurs actions, la lumière, l'être éternel, sans commencement et sans fin, le dieu infini, la matière (pradhâna) et celui qui la féconde (pouroucha) ».

« Je suis le devoir et la pénitence des dévots de chaque ordre ; je suis le dieu à tête de cheval<sup>13</sup> qui réside dans la mer de lait<sup>14</sup> ; en moi est le juste, le vrai ; je suis le seul Pradjâpati. Je suis le Sânkhya et l'Yoga<sup>15</sup>, l'asile suprême de celui qu'on appelle Tad<sup>16</sup>. Je suis l'être vénérable, l'être par excellence, le roi de l'instruction ; en moi tu reconnais la lumière, l'air, la terre, le ciel, l'eau et les mers, les étoiles, les dix points de l'horizon, l'année, la lune, le soleil, le nuage, la mer de lait, l'océan, le volcan<sup>17</sup>, le feu Samvarttaca<sup>18</sup> qui dévore l'eau comme le feu du sacrifice dévore l'holocauste. Je suis l'être ancien, premier, suprême, source du passé, de l'avenir et du présent ; enfin ce que tu vois ou entends, ce que tu sens dans ce monde, tout cela est de moi. Tout a été autrefois créé par moi, et je suis aujourd'hui la matrice d'une nouvelle création. O Mârcandéya, d'âge en âge je produirai le monde entier : tout ce qui existe est la substance du grand Tad. Toujours soumis aux règles du devoir, sois heureux, et continue dans mon ventre tes saints pèlerinages. Dans mon corps sont contenus Brahmâ, les dieux et les Richis. Je réunis dans mon être immense ce qui est spirituel et matériel. Je suis la prière monosyllabique<sup>19</sup>, la prière composée de trois lettres ; je suis l'hymne formé de trois versets<sup>20</sup>, et j'offre en moi l'assemblage merveilleux du Trivarga<sup>21</sup> ».

Ce langage du dieu est celui que reproduisent les Pourânas. Aussitôt Hari aux mille formes, reprenant le grand Mârcandéya dans sa bouche, l'introduisit de nouveau dans son ventre, où le sage Mouni profita de la complaisance de l'éternel Hansa pour satisfaire sa curiosité. Cependant l'être inaltérable travaillait à diversifier ses formes ; et ce maître souverain des êtres, le prudent Hansa, se promenant lentement sur cette mer privée des rayons du soleil et de la lune, créait le monde et attendait la révolution des temps.

---

<sup>13</sup> Je crois que ce passage fait allusion à la métamorphose du soleil en cheval. Voy. tom. I, lect. IX. Ou bien le poète rappelle à son lecteur ce cheval allégorique qui représente le sacrifice.

<sup>14</sup> Séjour ordinaire du dieu Vichnou.

<sup>15</sup> Noms de deux des *darsanas* ou systèmes philosophiques.

<sup>16</sup> Le Bhagavad-gîtâ, vers la fin de la XVIIe lecture, donne l'explication de ce même mot *tad*.

<sup>17</sup> Le texte dit: *badavâmourkha*. Voyez lecture XLV, tom. I.

<sup>18</sup> Voyez la lecture précédente.

<sup>19</sup> C'est-à-dire le mot *aum*, qui en une même syllabe renferme trois lettres.

<sup>20</sup> L'hymne de Visvâmitra au soleil est composé de deux strophes, de trois *padas* ou versets chacune. La deuxième strophe de cet hymne est probablement ce qu'on appelle la *sâvitrî*.

<sup>21</sup> Réunion des trois qualités qui sont l'objet des désirs des hommes, savoir: l'amour, le devoir et les richesses, *câma*, *dharma*, *artha* ; ou des trois qualités qui entrent dans la composition du monde, le *satya*, le *radjas* et le *tamas*.

## CENT-QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

### NAISSANCE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit :

Le dieu qui est né au sein des ondes<sup>1</sup> poursuivait sa pénitence, sous la forme d'Âpava<sup>2</sup>, tirant de lui-même le corps sous lequel il désirait d'apparaître. L'être fort et spirituel, voulant devenir ce grand univers, songea, avant de former le monde, à créer les cinq éléments. Il méditait au milieu de ces rudiments informes et ensevelis dans l'eau : les rigueurs de sa pénitence croissaient de plus en plus. Il agita d'abord légèrement la mer ; les ondulations prolongées de l'eau formèrent un petit creux. Là, du sein de l'élément liquide, le dieu naquit sous la forme de l'air<sup>3</sup>, qui est la voie du son. L'air ainsi comprimé, par suite du mouvement, se dilata, et la mer fut bientôt vivement agitée. Les flots, poussés les uns contre les autres, se soulevèrent avec force. Au milieu de cette onde tumultueuse naquit le dieu Agni, aux rayons puissants, aux noires atteintes<sup>4</sup>. Le feu dessécha l'eau ; et par suite de cette diminution de l'onde, il se forma un creux qui devint le ciel. C'est ainsi que les eaux, pures et semblables au liquide immortel, furent produites d'elles-mêmes ; l'éther vint de la retraite de ces eaux, et l'air naquit de l'éther.

Le dieu, essence première des éléments, avait vu avec plaisir l'heureux résultat<sup>5</sup> de la lutte qui s'était établie entre l'eau et l'air, et la naissance du feu du sein même de l'eau. Continuant sa création avec la plus profonde intelligence, il avait approuvé les êtres déjà produits, et, habile à revêtir toutes les formes, il pensait à se donner un second et à faire naître Brahmâ<sup>6</sup>. Il prend ce qui, sur la terre, parmi tous les Brahmanes soumis au joug de la pénitence et purifiés par leurs naissances successives, a servi à former un Yati, ce qui est éminent en science et en dévotion, ce qui anime toute la nature, ce qui réunit en soi les hautes qualités de l'êswarya<sup>7</sup>, et il en fait la base même de Brahmâ<sup>8</sup>. Cependant le souverain créateur, le puissant Hari, le maître du mystérieux yoga, pur et brillant comme le feu, poursuit le cours de ses jeux variés et admirables, et de son ombilic il fait sortir un

---

1 कुम्भसम्भवः, *cumbhasambhavah*. *cumbha* signifie jarre d'eau, et ce mot me semble ici désigner le lit de la mer, où habite le dieu créateur. Cette épithète est synonyme d'*abdja*, que nous avons vu lect. XXIX, tom. I.

2 Voyez lect. I, tom. I.

3 Le poète, dans cette cosmogonie, me semble reconnaître deux espèces d'air, l'air formé de l'eau, *ô<va<sa<µBa<va*, et l'air formé de l'éther, *आकाशसम्भव*,

4 कृष्णवर्त्मा, *crichnavartmâ*. Voyez lecture XLIV, tom. I.

5 Le poète donne à l'eau le nom de *आज्य*, *âdjya*, lequel mot signifie proprement le beurre liquide que l'on jette dans le feu du sacrifice.

6 Brahmâ est ici la matière organisée, le monde animé par l'esprit éternel. Consultez à ce sujet la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ.

7 Pouvoir surnaturel qui rend celui qui le possède tout-puissant, présent partout, invisible, etc. Ce mot est dérivé d'*Îswara*, qui veut dire *maître*. Cependant voyez la CCIVe lecture.

8 पदे ब्रह्माणि नियोजयति.

lotus d'or, qui a mille feuilles et tout l'éclat du soleil, plante miraculeuse, dont le sommet est un foyer de lumière étincelante, qui s'élève avec la douce splendeur du soleil d'automne, et dont la tige magnifique, en se dressant sur le corps du dieu, éblouit tous les yeux de son incomparable beauté.

## CENT-QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE. MYSTÈRE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit :

Dans ce lotus d'or, large de plusieurs yodjanas, tout resplendissant et portant l'empreinte des provinces terrestres<sup>1</sup>, Hari avait créé Brahmâ, le premier des Yogins, le manas de tous les êtres, l'auteur de toute la nature, le dieu dont la face se trouve partout<sup>2</sup>. C'est là le lotus que célèbrent les grands Richis, instruits dans les Pourânas, et qu'ils regardent comme la terre, sortie de Nârâyana. Voilà pour quelle raison les poètes disent que la déesse Prithivî est assise dans son calice. Les têtes des pétales de la fleur<sup>3</sup> sont les montagnes : comme l'Himâlaya, le Mérou, le Nîla, le Nichada<sup>4</sup>, le Kêlâsa, le Crôntcha<sup>5</sup>, le Gandhamâdana<sup>6</sup>, le beau Mandara, mont sacré aux trois sommets, le grand Oudaya<sup>7</sup>, le Vindhya. Ces montagnes, qui réunissent les biens de toute espèce, sont les demeures des dieux, des Siddhas et des mortels pieux. Sur le prolongement de ces pétales se trouvent les divers dwîpas, tels que le Djamboû, convenable pour les sacrifices<sup>8</sup>. Du fond du calice découle une eau pareille au breuvage de la divine ambrosie, et qui alimente des milliers de saints tîrthas et les rivières consacrées. Les filaments qui de toute part entourent ce lotus, ce sont ces chaînes innombrables de montagnes riches en métaux. Dans les feuilles d'en haut, ô roi, reconnais les pays des Mletchhas, inaccessibles et couverts de rochers. Les feuilles d'en bas, ce sont les divers étages du Pâtâla, assignés pour demeures aux Dêtyas et aux serpents. La partie inférieure de la plante, qui est dans l'eau, sert de séjour aux grands pêcheurs. L'onde<sup>9</sup> dans laquelle baigne ce lotus, c'est la grande mer, ce sont les quatre océans s'étendant jusqu'à l'horizon. Telle fut la première manifestation de Nârâyana,

---

<sup>1</sup> Voyez le VIII<sup>e</sup> volume des Recherches asiatiques, où Wilford a donné la carte du lotus terrestre. Consultez aussi *ibid.*, la page 273.

<sup>2</sup> सर्वतोमुख, *sarwatomoukha*. On a représenté Brahmâ avec quatre têtes, de manière à ce qu'il envisage à la fois toutes les parties de la terre. Autrefois, disent les mythologues, il en avait cinq, et il en perdit une à la suite d'une querelle qu'il eut avec Siva M. Haughton explique cette fable avec autant d'esprit que de science. Les cinq têtes de Brahmâ, suivant lui, représentent les cinq éléments ; mais l'*âvâsa*, étant moins sensible que les autres, n'a pas été reconnu par les Bouddhistes et par d'autres sectaires, circonstance qui a donné lieu à la fable de la décapitation de Brahmâ.

<sup>3</sup> C'est une traduction hasardée de ces mots गर्भाङ्कुराः साराः, *garbhâncourâh sârâh*.

<sup>4</sup> Voyez lect. CXVIII, tom. I, note 28.

<sup>5</sup> Voyez *ibid.*, note 32.

<sup>6</sup> Montagne qui sépare l'Ilâvritta du Bhadrâswa, à l'est du Mérou.

<sup>7</sup> C'est la montagne orientale derrière laquelle le soleil semble se lever.

<sup>8</sup> Le Djamboû est l'Inde, que le sloca 23 de la I<sup>ère</sup> lecture des lois de Manou reconnaît pour la terre du sacrifice

<sup>9</sup> कुशं *cousam*.

apparaissant sous la forme d'un grand lotus ; et c'est pour cette raison qu'on a donné à cette manifestation le nom de Pôchcara<sup>10</sup>. C'est là ce que les antiques Richis, qui connaissaient la vérité, qui possédaient les secrets du sacrifice et la profonde raison des Vèdes, ont appelé le mystère du lotas (padmavidhi)<sup>11</sup>. Ainsi le dieu sut placer dans le lotus le monde entier, les montagnes, les rivières, les provinces. Ainsi ce maître incomparable, auteur de toute lumière, source divine de toute existence, Swayambhou se créa à lui-même un lit sur la grande mer ; et ce lit, ce fut le monde, ce fut le lotus mystérieux.

## CENT-QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

### MORT DE MADHOU ET DE KÊTABHA.

Vêsampâyana dit :

A la période des mille ans<sup>1</sup> venait de succéder celle des quatre âges. Alors du sein des ténèbres (tamas) naquit, pour s'opposer aux desseins du créateur, un grand Asoura, nommé Madhou. Un autre, nommé Kêtabha, né au sein de la passion (radjas), apparut pour le seconder. Ces deux Asouras, enveloppés des qualités qui leur avaient donné naissance, forts et puissants, agitaient l'eau de la grande mer. Ils étaient vêtus l'un de noir, l'autre de rouge ; à travers leurs dents blanches et terribles brillait la flamme ; leurs têtes étaient ornées d'aigrettes, leurs bras de bracelets ; leurs yeux étaient grands, laids et rouges, leurs poitrines larges, leurs mains longues, leurs fronts et leurs corps énormes. On aurait dit deux montagnes mouvantes : pareils, l'un à un nuage noir qui couvre le ciel, l'autre à un soleil éblouissant, les mains aussi rouges que la nue sillonnée par l'éclair, ils étaient dans leur démarche non moins rapides que le flot de la mer. Ils agitèrent l'eau, et troublèrent le sommeil de Hari : ils pénétrèrent jusque dans le lotus pour y voir le dieu qui est le premier des Yogins, dont l'extérieur brille comme le feu, dont la face est tournée de tous les côtés, le dieu qui, sous la direction de Nârâyana, créait tous les êtres, les dieux, les hommes et les Richis ses fils.

Ces Asouras superbes, ardents à combattre, remplis de fureur, les yeux rouges de colère, dirent à Brahmâ : « Qui es-tu donc, toi qui sièges au milieu du lotus, distingué par ton diadème blanc et tes quatre faces, toi qui, calme et tranquille, oses nous dédaigner ? Allons, viens, combattons ensemble, enfant du lotus. Il est impossible de résister à notre force. Qui es-tu ? A quoi dois-tu la naissance ? Qui t'a placé ici ? Qui t'a créé ? Qui te conserve ? Quel est ton nom ? » Brahmâ leur répondit : « Quoi ? Vous ignorez qui je suis, moi qui porte mille noms dans le monde ? Comment ne savez-vous pas que ma nature est celle du grand "Tad", que ma force est celle de l'"yoga" ? »

Madhou et Kêtabha reprirent : « Grand Mouni, il n'est rien dans le monde au-dessus de nous. Nous couvrons tout du tamas et du radjas, qui sont notre nature ; nous sommes faits pour tourmenter les yatis, et tromper les êtres pieux ; nous défions toutes les créatures, qui ne sauraient triompher de nous. Dans tous les âges nous venons pour induire le monde en erreur. Nous sommes la richesse, le désir, les sacrifices intéressés<sup>2</sup>. Nous nous trouvons là où est le bonheur, la volupté, l'opulence. Entre tous ces biens, nous sommes précisément celui qu'on souhaite le plus ». Brahmâ leur dit : « Il est un dieu qui contient ce qu'il y a de

---

<sup>10</sup> Du mot *pouchcara* qui signifie *lotus*. Voyez tom. I, XLle lect..

<sup>11</sup> J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot *vidhi*, qui signifie plutôt *ordre* que *mystère*.

<sup>1</sup> Voyez lect. VIII, tom. I.

<sup>2</sup> सर्वपरिग्रहाः.

mieux dans les yogins ; qui, incréé et immatériel, possède en lui les trois gounas<sup>3</sup>, mais qui excelle surtout dans le satwa ; dieu inaltérable et vrai, supérieur à toute espèce de dévotion, créateur du radjas et du tamas, source de l'existence, d'où naissent tous les êtres et ceux, entre autres, qui sont pénétrés du satwa. C'est lui qui vous combattra, c'est lui qui saura vous vaincre ».

A ces mots, Madhou et Kêtabha vont réveiller et saluer l'auguste Hrichîkésa, large de plusieurs yodjanas, et soutenant le lotus sur son ombilic. Ils lui disent : « O toi dont la face est tournée de tous les côtés, nous te reconnaissons pour le principe actif et le principe passif de tout ce qui existe. Nous venons pour te rendre hommage. Puisque nous avons le bonheur de te voir, ô seigneur, que ta présence ne soit pas vaine pour nous. Accorde-nous une grâce (vara), puissant vainqueur. Nous t'honorons, et demandons le fruit de ta vision ». Le dieu répondit :

« Illustres Asouras, parlez ; je suis disposé à vous accorder la faveur que vous désirez. Doués aujourd'hui de la vie, mais dévoués à la mort, voulez-vous que je vous accorde de renaître un jour sous la forme de puissants et généreux Kchatriyas ? Choisissez, votre vœu sera accompli ». Madhou et Kêtabha s'écrièrent : « O maître des Souras, frappez-nous aujourd'hui dans un endroit où la blessure ne soit pas mortelle, et accordez-nous de naître un jour vos enfants » « J'y consens, dit le dieu ; dans le prochain Calpa vous serez mes fils<sup>4</sup>. Cette parole aura son effet ». Ainsi parla l'être éternel et bienfaisant. Après avoir accordé à ces enfants du Radjas et du Tamas ce qu'ils lui demandaient, il les frappa à la cuisse<sup>5</sup> et justifia sur eux son titre d'ennemi des Asouras.

## DEUX CENTIÈME LECTURE.

### CRÉATION DE TOUS LES ÊTRES.

Vêsampâyana dit :

Au sein du lotus était donc Brahmâ, docteur habile dans la science sacrée, pénitent livré aux plus rigoureuses austérités. Sa splendeur illuminait les ténèbres, et il brillait comme un soleil aux mille rayons. Cependant le puissant Nârâyana, appelé aussi Sambhou, esprit éternel et incompréhensible, voulut revêtir une autre forme, et se présenta sous une double apparence, savoir, celle du brillant et glorieux maître de l'Yoga, et celle du savant maître du Sâmkhya, de l'illustre Brahmane Capila<sup>1</sup>. Entourés des Dévarchis, et honorés de tous les saints, les plus savants dans cette science qui embrasse la nature entière, distingués eux-mêmes par leur instruction profonde, ces deux docteurs s'approchèrent de Brahmâ : « O toi, dont les formes sont si diverses, âme universelle placée dans le monde, chef suprême de tous les êtres et souverain de la nature, Brahmâ, commence la création ».

<sup>3</sup> Voyez la XIVe lecture du Bhagavad-gîtâ.

<sup>5</sup> ऊरुतले, *ôûroutalé*. HoIwell entend cette fiction différemment ; car il dit: *he smote them in his thigh*. Voyez lecture XLVIII, tom. I.

<sup>1</sup> Je me garderai bien de vouloir expliquer au lecteur ce que signifie l'apparition, dès le commencement du monde, des maîtres de deux grands systèmes philosophiques, et qui pourraient être la personnification l'un de la synthèse, l'autre de l'analyse. Je m'abstiendrai de mettre des hypothèses hasardées à côté d'un texte assez obscur par lui-même: je me contenterai de rendre ma traduction aussi claire qu'il me sera possible, malgré la difficulté et le peu de liaison des idées. Les lectures dont nous nous occupons maintenant sont une preuve que l'ouvrage entier du Harivansa n'appartient pas au même auteur, et qu'il est composé de poésies diverses assemblées après coup. En comparant cette lecture avec les lectures I et III, on verra de telles différences pour le système cosmogonique et surtout pour les noms propres, qu'on en devra conclure que ce n'est pas la même main qui a écrit ces deux parties du même ouvrage.

Le dieu, après avoir entendu leurs paroles, créa les trois Vyâhritis<sup>2</sup>, qui sont les trois mondes, suivant la sainte tradition. Il produisit d'abord l'immortel Mânasa<sup>3</sup>, qui a la conscience du Bhoûr. A peine né, celui-ci dit à Brahmâ : « En quoi puis-je vous aider ? Répondez-moi, grand dieu ». Son père lui dit : « Sois soumis à l'ordre que tu recevras de celui qui est Brahmâ, Nârâyana et Capila ». Après cette réponse de Brahmâ, Bhoûr se tourna vers les deux personnages qui l'accompagnaient, et prenant la posture respectueuse de l'obéissance : « Qu'exigez-vous de moi, leur dit-il, j'attends vos ordres ». Les deux maîtres suprêmes lui répondirent : « Cherche ce qui est vrai, inaltérable, immortel, supérieur, l'essence divine ("brahma") revêtue de dix-huit formes<sup>4</sup> ».

Après avoir entendu ces mots, Bhoûr partit vers le nord, et là, dirigé par l'oeil de la science, il entra dans l'essence suprême (brahma). Le créateur produisit en second lieu Bhouvah, qu'il forma dans son esprit et de son esprit (manas). Aussitôt après sa naissance, celui-ci demanda à son père ce qu'il avait à faire ; dirigé par Brahmâ et accompagné des deux Brahmanes, il s'éleva dans la région divine<sup>5</sup>, où il occupe à leur côté une place distinguée. Après le départ de ce fils, le maître du monde en créa un troisième connu sous le nom de Bhoûrbhouva<sup>6</sup>, et qui est la voie bienheureuse de la délivrance finale<sup>7</sup>. Disposé à remplir son devoir, Bhoûrbhouva rechercha les traces du divin Nârâyana et de Capila, le chef des Yatis, qui, prenant avec eux ces trois fils du grand Brahmâ, poursuivirent leur route ordinaire.

Cependant le dieu créateur se livra à une pénitence encore plus sévère. Seul et sans hymen, de la moitié de son corps il forma une femme, déesse brillante, compagne semblable à lui pour l'ardeur de son zèle, la force de ses austérités, l'excellence de sa piété et capable de le seconder dans l'oeuvre de la création<sup>8</sup>. Des amours de Brahmâ et de cette épouse divine sortirent les Pradjâpatis, les mers, les fleuves. Brahmâ donna aussi naissance à la Gâyatrî aux trois pieds<sup>9</sup>, mère des Vèdes, et aux quatre Vèdes qui naquirent de la Gâyatrî.

Le père suprême des mondes tira encore de sa substance des fils qui furent les ancêtres de tout ce qui existe. C'est ainsi qu'un de ses premiers enfants fut le grand pénitent Dharma, maître souverain des êtres<sup>10</sup> source sacrée des saintes lois de la dévotion. Avec Dharma naquirent Dakcha, Marîtchi, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Vasichtha, Gôtama, Bhrigou

---

<sup>2</sup> Les *Vyâhritis* sont trois mots sacrés, prononcés dans les prières. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv. Ces mots sont *bhoûr*, *bhouvah* et *swar*, qui signifient terre, atmosphère, ciel.

<sup>3</sup> Ce mot indique un être formé du *manas*.

<sup>4</sup> Il me semble que ces dix-huit formes sont d'abord ce que l'on appelle les *dasendriyas*, ou les dix organes de sentiment et d'action, savoir : la peau, la langue, l'œil, le nez, l'oreille, l'organe de la parole, les mains, les pieds, l'anus et les parties génitales. Les huit autres formes sont celles que l'on distingue par le mot général d'*achtamoûrtti*, et qui sont les cinq éléments, le *manas*, le *bouddhi* et l'*ahancara*. Cependant, voy. sur l'*achtamoûrtti*, le Bhagavad-gîtâ lect. VII, l'invocation de la pièce de Sacountala, et les notes de M. de Chézy. Voyez aussi le IX<sup>e</sup> volume des Recherches Asiatiques, p. 407 ; consultez encore le mémoire de M. Colebrooke sur le Sânkhyâ.

<sup>5</sup> Le texte porte seulement le mot भगवती, *bhagavatîm*. J'ai sous-entendu le mot दिशि, *disam*.

<sup>6</sup> Le nom de ce personnage devrait être *swar*, qui est la troisième *vyâhriti*.

<sup>7</sup> Appelée *mokcha*.

<sup>8</sup> Voyez lect. I, tom. I,

<sup>9</sup> Voyez lect. CXCVI, note 20.

<sup>10</sup> विश्वेश, *viswêsa*.

et le Mouni<sup>11</sup> Angiras. Ces grands Brahmarchis distingués par le titre d'Atharvabhoûtas furent les souches de treize familles de Maharchis<sup>12</sup>.

Aditi, Diti, Danou, Câlâ, Anâyouchâ, Sinhicâ, Mouni, Prâdhâ<sup>13</sup>, Crodhâ, Sourasâ, Vinatâ, Cadrou, sont douze<sup>14</sup> filles de Dakcha. Ce patriarche donna aussi le jour aux vingt-sept Nakchatras. Il fit épouser les douze premières à Casyapa, noble fruit de la pénitence de Marîchi, et les constellations (nakchatras), telles que Rohinî et ses soeurs, au grand et illustre Soma. Lakchmî, Kîrtti, Sâdhyâ, Viswâ, et la divine Saraswatî, fille de Brahmâ, devinrent toutes les cinq épouses de Dharma<sup>15</sup>. Formée de la même substance que Dharma, l'épouse de Brahmâ habile à changer de forme, Sourabhi<sup>16</sup> se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la nature ; et de ces pleurs (rodana), de cette course (dravana) leur est venu leur nom de Roudras<sup>17</sup>. Ce sont Nêrrita, Sarpya, Adjêcapâd, Mrigavyâdha, Pinâkin, Hara, Khara<sup>18</sup>, Ahirvradhna, Capâlin, Aparâdjita et le brillant Sênâni<sup>19</sup>. Sourabhi produisit les taureaux, les mâchas qui poussent sans culture<sup>20</sup>, les sicutâs<sup>21</sup>, les petites graines<sup>22</sup>, les chèvres attachées à leur progéniture, le précieux trésor du lait, et les plus belles plantes.

De Lakchmî et de Dharma naquit Cîma. Sâdhyâ donna le jour aux Sâdhyas, tels que Vyavana, Prabhava, Îsâna, Sourabhi, Aranya, Marout, Viswâvasou, Baladhrouva, Mahicha, Tanoûdja, Vidhâna, Anagha, Vatsara, Vibhoûti ; parmi ces Sâdhyas, que révère le monde, on compte encore Souparwata, Vricha et Nâga.

La déesse que Vâsava<sup>23</sup> honore (comme son aïeule) fut mère des Vasous<sup>24</sup>, dont le premier est Dhara, le second l'immortel Dhrouva, le troisième Viswâvasou, le quatrième le grand

---

<sup>11</sup> Le manuscrit bengali remplace ce mot par celui de Manou.

<sup>12</sup> Ce passage est obscur, et j'ignore comment ces patriarches ont pu former treize familles. Peut-être ces mots ont-ils rapport à Casyapa, qui, suivant la IIIe lecture, tom. I, a épousé treize filles de Dakcha. En général, le texte de cette lecture n'est pas d'une grande netteté d'expression.

<sup>13</sup> Le manuscrit de M. Tod donne *Tâmra*. Au lieu de *Crodhâ* on dit aussi *Crodhavasâ*.

<sup>14</sup> Voyez lect. III.

<sup>15</sup> La IIIe lecture, tom. I, donne à Dharma dix épouses.

<sup>16</sup> Nous verrons tout à l'heure que Sourabhi est aussi l'épouse de Dharma: ce qui me fait croire que Sourabhi n'est que Saraswatî transformée, à la fois fille et épouse de Brahmâ, et unie aussi à Dharma

<sup>17</sup> L'intention évidente de l'auteur est de dériver le mot Roudra des deux racines रुद् et ऋ.

<sup>18</sup> Le ms. bengali, à la place de ces deux noms, porte *Dahana* et *Îswara*.

<sup>19</sup> Comparez avec la IIIe lect., tom. I.

<sup>20</sup> अकृष्टा माषा: *acrichtâh mâchâh*. Le *mâcha* est le légume appelé *phaseolus radiatus*.

<sup>21</sup> Le dictionnaire donne à ce mot le sens de sable ; mais je pense qu'ici il désigne un genre de graine aussi menue que les grains de sable.

<sup>22</sup> *prichnayo 'kchatâh*.

<sup>23</sup> Nom du dieu Indra.

<sup>24</sup> Voyez lect. III, tom. I.

Soma, le cinquième Parwata, le sixième le chef des Yogins<sup>25</sup>, le septième Vâyou et le huitième Nicriti. Ces Vasous durent la naissance à Dharma et à Sourabhi.

Les Viswadévas<sup>26</sup>, maîtres de l'univers<sup>27</sup>, naquirent aussi de Dharma et de Viswâ : ce sont le vaillant Soudharman, le robuste Sankhapâd, le courageux Dakcha, Vapouchmân, Ananta et Mahîrana, qui apparurent sous le Manou Tchâkchoucha<sup>28</sup>, Viswâvasou, Souparwan, le glorieux Nicoumbha, et Roudra, qui, fils d'un Richi, avait tout l'éclat du soleil.

Maroutwatî fut la mère des Marouts, Agni, Tchakchous, Havis, Djyotis, Sâvitra, Mitra, Amara, Saradrichti, Sankchaya aux grands bras, Viradja, Soucra, Viswâvasou, Vibhâvasou, Asmanta, Tchitrarasmî, Nicharchin, Nahoucha, Âhouti, Tchâritrya, Bahoupannaga, Vrihan, Vrihadroûpa, Paratâpana ; c'est Dharma que les Marouts reconnaissent pour père.

Aditi eut de Casyapa les Âdityas, Indra, Vichnou, Bhaga, Twachtri, Varouna, Ansa, Aryaman, Ravi, Poûchan, Mitra, Manou, et Pardjanya<sup>29</sup>. Tels sont les noms des douze Âdityas, habitants du ciel. Un d'eux rendit Saraswatî<sup>31</sup> mère de deux enfants, couple brillant, plein de beauté et de force, ornement du séjour céleste.

Aditi fut la mère des dieux, Diti des Dêtyas, Danou des Dânavas, Sourasâ des serpents, Câlâ des Câlakéyas<sup>32</sup>, Khasâ des Yakchas et des Râkchasas, Anâyouchâ des maladies et des infirmités, Sinhicâ des planètes (grahas)<sup>33</sup>, Mouni des Gandharvas, Prâdhâ des Apsarâs, Crodhâ des mauvais génies appelés Bhoûtas, et des Pisâtchas. Sourabhi, outre les vaches, produisit encore les oiseaux, les Gouhyacas, et tous les quadrupèdes. Garouda et Arouna naquirent de Vinatâ, et les serpents, soutiens de la terre, de Cadrou.

Telle fut l'origine de tous les dieux : c'est là ce qu'on appelle la manifestation du lotus. Cet antique récit m'a été transmis par Dwêpâyana, qui par tradition l'avait appris des anciens Richis. Celui qui écoute cette histoire divine connaîtra toujours le bonheur : il verra ses désirs comblés dans ce monde, et dans l'autre il recueillera les fruits du paradis.

## DEUX CENT ET UNIÈME LECTURE.

### EXPLICATION SUR LE GRAND ÊTRE.

Djanamédjaya dit :

Saint Brahmane, tu m'as raconté l'histoire<sup>1</sup> de mes illustres ancêtres : tu m'as dépeint cette longue succession de princes recommandables par leurs hautes qualités. J'ai admiré la

---

<sup>25</sup> Désignation bien vague, qui s'applique ordinairement à Siva.

<sup>26</sup> En sanscrit विश्वे देवाः *viswe devâh*.

<sup>27</sup> विश्वैशाः, *viswêsâh*.

<sup>28</sup> Traduction fort incertaine.

<sup>29</sup> Voyez lect. III, tom. I, et lect. IX.

<sup>31</sup> Le nom de Saraswatî est employé pour celui de Sandjnâ, femme du soleil, dont l'histoire est racontée, lect. IX, tom. I, et qui devint mère des deux Aswins.

<sup>32</sup> Ce mot signifie sans doute ministre et serviteur de Câlâ, dieu du Temps.

<sup>33</sup> C'est-à-dire de Râhou et de Kétou.

<sup>1</sup> Il veut parler du Mahâbhârata, dont le Harivansa est un appendice.



beauté de tes vers et de ta diction, la légèreté et la douceur de ta poésie. Tes récits m'ont représenté les effets combinés du trivarga, c'est-à-dire du devoir, des richesses et du désir aux mille formes, quand ils viennent s'incarner sous des formes humaines<sup>2</sup>. Tu as mis sous mes yeux les vertus éminentes des Brahmanes, la puissance des guerriers, la fureur des vengeances, la violation des traités, la mauvaise foi dans les trêves ; j'ai vu comment la violence des Kchatriyas et de leur chef<sup>3</sup> a concouru à la ruine de leurs familles, et comment ces princes, victimes d'une guerre terrible, ont laissé tous leurs trônes à leurs enfants ; j'ai vu un descendant de Courou<sup>4</sup>, docile aux ordres d'un dieu, arriver à la royauté, et mériter le surnom de Dharma, titre que lui décerna la reconnaissance de ses héros pour les soins qu'il donna au bonheur des trois castes, quand il cherchait à obtenir le ciel par son attachement pour les autres êtres et par sa modestie. Aussi les quatre castes, contenues dans leurs limites légales, s'empressèrent-elles de se reproduire avec une heureuse fécondité. A la justice il joignit encore la libéralité, vertu nécessaire dans un temps où le service des dieux avait besoin de secours et d'encouragement. Ta douce voix a célébré ces deux qualités de ce grand prince ; mais il n'est guère possible en un jour, même lorsqu'on aurait l'oeil de la divine science, de parcourir l'immense histoire du Mahâbhârata. Mon seul désir maintenant est de recevoir de toi quelques renseignements sommaires sur ce que l'on appelle le Jour de Brahmâ.

Vêsampâyana reprit :

O roi, écoute mes paroles avec une attention soutenue et en te rendant maître de tes cinq sens. L'univers, considéré soit comme actif, soit comme passif, a ses faces formées de Brahmâ : c'est Brahmâ qui est la base, c'est lui encore qui est le lien de ses diverses parties. L'être éternel, spirituel, duquel on dit qu'il est et qu'il n'est pas<sup>5</sup>, se rend agent invisible, et Pouroucha qui, de sa nature, est dépouillé d'organes<sup>6</sup>, naît dans les matrices des choses, distingué alors par ses formes divines, souverain de tous les êtres, incompréhensible, infini, source intarissable des âges, apparent et cependant insensible, de manière qu'on ne peut pas dire qu'il a existé et qu'il est né. Telle est l'idée que les hommes savants dans les Pourânas nous donnent de la première opération de l'avyakta. De tous les côtés il est main et pied, oeil, tête, bouche, oreille ; il couvre l'univers de son immensité, sans rien perdre de son énergie<sup>7</sup>. On peut bien connaître le produit de l'action de celui qui est et n'est pas ; l'invisible se revêt de formes visibles. Mais il est impossible de le saisir dans sa marche. L'immatériel Pouroucha s'introduit dans des organes physiques, et circule partout d'une manière incompréhensible, comme un feu caché dans le bois. Source première du passé et de l'avenir, maître suprême, père des êtres, souverain de l'univers, voici les noms qu'on lui donne.

---

2 शरीरान्तर्गत.

3 Il désigne ici Douryodhana, l'antagoniste des Pândavas.

4 Le nom de Cârava est donné spécialement aux fils de Dhritarâchtra. Cependant les Pândavas descendaient comme eux de Courou ; il est ici question d'Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, qui fut surnommé *Dharma*, et se distingua par sa justice. Le dieu dont il avait suivi les ordres était Crichna, qui prit les armes en faveur des fils de Pândou.

5 सदसत् *sadasat*.

6 निष्फलः *nichphalah*. Ce mot veut aussi dire *stérile*.

7 सर्वमावृ य तिष्ठति, Voyez lect. I, tom. I. Ce sloca se trouve en entier dans le Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 13.

Le grand esprit, n'ayant pas de demeure, voulut s'en créer une<sup>8</sup> ; il fut alors Nârâyana ; invisible, il se rendit visible en s'unissant à Brahmâ. En prenant la nature de Brahmâ, il obtint le nom de Sat<sup>9</sup>. Maître de tous les mondes, animés et inanimés, il dit : « C'est "moi" ("aham") ; je veux être créateur ». Et de lui sont sortis tous les êtres, de lui a été formée toute la nature ; lui et tout ce monde sont Ahancâra<sup>10</sup>. Brahmâ, c'est le feu<sup>11</sup> ; partout répandu, indépendant, insaisissable, et toujours triomphant.

L'être incorporel, entouré de substances corporelles, objet et matière des cinq sacrifices<sup>12</sup>, étendu et pénétrant, supporte les diverses apparences de Brahmâ. C'est dans cet état que, voulant se produire au monde, il a formé de lui-même l'eau dont est sortie toute la création. Au sein de cette eau il a créé le vent<sup>13</sup>, qu'il y sut contenir, et reçut pour cette raison le nom de Dhâtri. De ce vent est née la terre, qui est visitée par les dieux et personnifiée dans Saraswatî<sup>14</sup>. La séparation de l'élément liquide et de la substance solide en deux parties distinctes (prithak) a fait donner à cette terre le nom de Prithivî<sup>15</sup>. L'eau (salila) avait été le séjour du principe fécondant, surnommé pour ce motif Salilodbhava (né de l'eau). Une voix forte et sonore se fit alors entendre au sein de ces flots profonds et agités : Cette voix était celle de Prithivî, déesse brillante, née du mystérieux yoga de Brahmâ, couverte d'êtres de toute espèce, étendant de tout côté ses vastes régions. Après avoir entendu cette prière, le dieu prit la forme d'un sanglier et plongea dans la mer. Il éleva la terre hors de l'eau : oeuvre difficile, exécutée par un être qui, livré à ses profondes méditations, semblait avoir partagé la destruction générale, et cependant existait toujours. L'éther lumineux est Brahmâ : il fut, comme les autres éléments, le berceau du père commun de tous les êtres. Aujourd'hui même la matrice qui renferme ce dieu, c'est le Manas dans lequel sont contenus les types élémentaires et la sagesse qui les ordonne pour le bien des créatures.

La terre venait de naître : le soleil, la fendant par la moitié, s'éleva pour l'échauffer de ses rayons. Du milieu du disque solaire sortit un autre disque rival ; l'immortel Brahmâ devint Soma. De la circonférence du globe lunaire naquit Pavana (l'air), qui par sa vivacité amplifia la nature impérissable de cet astre<sup>16</sup>.

Cette union merveilleuse de l'esprit et de la matière a donné naissance à un divin Pouroucha<sup>17</sup>, dont l'eau compose la substance liquide, la terre la substance solide, dont l'éther est la partie creuse, et la lumière l'oeil, le vent la marche rapide, le feu le choc

---

<sup>8</sup> अपदात् पदो जतः.

<sup>9</sup> Voyez la XXVIIe lect. du Bhagavad-gîtâ.

<sup>10</sup> Mot formé de अहं, *aham* (ego) et de कार, qui signifie *agent*.

<sup>11</sup> ज्योतिस्, *djyotis* au masculin.

<sup>12</sup> Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 69 et suiv.

<sup>13</sup> Voyez plus haut lect. CXCVII.

<sup>14</sup> Le nom lui-même de Saraswatî indique sa naissance du sein des eaux. Cette déesse est fille de Brahmâ et devint son épouse, symbole de la terre qui, produite par le souverain créateur, est aussi fécondée par lui.

<sup>15</sup> J'ai cru découvrir dans le rapprochement des mots *prithak* et *prithivî* l'intention de l'auteur de donner une mauvaise étymologie de ce dernier mot.

<sup>16</sup> Je traduis aussi littéralement qu'il m'est possible tous ces détails exprimés en style d'oracle ; mais je n'ai pas la prétention d'expliquer cette cosmogonie aussi obscure que confuse.

<sup>17</sup> Voyez la XVe lecture du Bhagavad-gîtâ, vers la fin.

impétueux. De ce Pouroucha est formée la substance appelée Pôroucha, substance spirituelle connue aussi sous le nom de Mahat, esprit uni aux cinq éléments, âme des êtres (bhoûtâtman), tantôt s'enfermant dans un corps semblable au nôtre, tantôt retournant au corps éternel ; elle est la sagesse mystérieuse, le sacrifice perpétuel fait par la vertu de l'yoga, le feu qui anime les animaux, brille dans le soleil, et se mêle à tous les corps. Sa nature est de naître et de mourir, de passer du repos au mouvement. L'esprit égaré par les sens, au milieu de la création de Brahmâ, s'engage dans les oeuvres et connaît la naissance, comme la mort. Tant qu'il ne cherche pas à se rapprocher du grand être, il subit ici-bas des renaissances successives. Mais lorsque, dégagé des sens, il a compris le secret de l'yoga, il s'unit à Brahmâ, à jamais affranchi de toute destruction. Arrivé dans un monde parfait, il participe à l'essence divine ; il est exempt de passions et d'attachements impurs. Placé dans ce haut degré, il voit, il sait tout dans la nature, ce qu'est la mort et l'existence, la bonne et la mauvaise voie. Les organes des sens sont les voies de l'esprit (âtmâ), et son oeuvre (carma) se manifeste dans cette création formée par Brahmâ. La pensée tourmentée par les désirs (et plus elle en admet, plus elle éprouve de peines) est comme la mer déchirée par le vent.

Brahmâ l'a dit : le coeur rempli d'affections étrangères doit être ici-bas épuré par la sagesse. L'esprit est chargé des liens du corps ; qu'il se crée à lui-même un autre monde, et qu'il l'obtienne par la science. Ici-bas même, revêtu déjà comme d'une forme lumineuse, qu'il se prépare une demeure sûre et permanente. Que, toujours attaché à Brahma par des oeuvres de pénitence, il se délivre de la nécessité de revenir habiter de nouveaux corps. Dans l'yoga on apprend à discerner ce qui est impérissable de ce qui ne l'est pas : on ne doit point mettre au nombre des choses périssables celles qui sont appuyées ici-bas sur des oeuvres dignes de l'essence suprême.

## DEUX CENT-DEUXIÈME LECTURE.

### CRÉATION DES VÈDES.

Vésampâyana dit :

Au fond d'un creux formé dans la terre par la chaleur du soleil, se plaça le mont Mênâca<sup>1</sup>. Le Mérou, avec ses larges noeuds et ses jointures (parwan), devint un parwata(montagne) ; immobile (atchala) de sa nature, il devint un atchala (montagne). Sur sa vaste cime habite un pouroucha, radieux, igné, revêtu d'organes sensibles, et animé du grand esprit qui est sa substance. Sa forme est lumineuse et brillante, et sa première place est dans la tête de Brahmâ. Il en sort par la bouche, resplendissant de tout l'éclat de son auteur, avec quatre visages et quatre bras. C'est ainsi que le grand principe (mahâbhoûta) prit naissance : la déesse Prithivî (la terre) fut relevée de l'eau où elle était plongée. Brahmâ apparut ; et l'univers sortit du néant<sup>2</sup>.

Dans la région qui est la limite du monde de l'éternel Brahma et du monde matériel<sup>3</sup>, s'élève le sommet du Mérou. Sa hauteur est d'un million d'yodjanas : il a quatre faces, dont

---

<sup>1</sup> Le Mênâca est une montagne ou un roc que l'on place entre la partie méridionale de la presqu'île et Ceylan. Cette montagne représenterait-elle ici le pôle du midi, comme le Mérou représente celui du nord.

<sup>2</sup> अलोऽको लोकतां गतः.

<sup>3</sup> Cette idée m'a semblé indiquée par le mot पद *pada*, qui se représente souvent ; ce mot me paraît désigner le séjour apparent de la divinité, ce monde qui est en quelque sorte son escabeau, et dont ces empreintes de pieds divins, représentés en tant de lieux, sont probablement le symbole mystérieux. Voyez les

personne ne peut calculer la largeur, formées de larges rochers d'une immense étendue que l'oeil même des dieux ne saurait apprécier, mais que ceux qui possèdent la science sacrée portent à plusieurs millions d'yodjanas. Là, pour protéger la terre et ses princes, habite une foule de génies livrés aux saints exercices de l'yoga et perfectionnés par la pratique des saints préceptes ; là se tient le dieu avec les Marouts, Indra, les Roudras, les Vasous, les Viswadévas, les Âdityas, Vichnou, Vivaswân, Varouna et leurs divins collègues, tous revêtus de la substance de Brahmâ.

Ainsi la puissante énergie de Vichnou s'identifiant aux objets sensibles<sup>4</sup>, suivant les Brahmanes instruits dans les Vèdes et sanctifiés par la pénitence, c'est Brahmâ. Brahmâ, ce sont ces trois mondes qui apparaissent pendant le jour de ce dieu ; c'est l'être immatériel revêtu d'organes physiques qu'il anime par le souffle vital ; c'est l'oeuvre (carma) du grand esprit ; c'est le réservoir de toutes les forces élémentaires ; c'est la suprême unité devenue l'universalité. Le nombre de ses propriétés lui a fait donner tous les noms ; il est le grand principe ; de lui viennent la forme de l'univers, la forme du sentiment (manas) et celle de l'intelligence (bouddhi) ; de lui vient encore la dualité, car c'est lui qui a créé le premier couple, c'est lui qui, avec sa divine épouse, parcourt le monde heureusement fécondé par ses amours.

Brahmâ est encore le premier de ceux qui connaissent la science sacrée, qui entrent dans la voie de l'anéantissement final, et qui veulent un jour être confondus dans l'essence suprême.

Du sein de l'onde pure des nuages Soma venait de s'élever ; l'eau, avec laquelle le créateur l'avait baptisé en qualité de souverain des dieux, rendit un son (nâda) et devint une rivière (nadî), qui, après mille circuits dans le monde de Brahmâ, descend sur la terre, et, déesse bienfaisante, y coule par sept canaux.

Cependant, s'insinuant par mille et mille voies, le dieu organise ce monde passager et un autre monde formé d'éléments impérissables. Les principes de la nature deviennent féconds, et les êtres grandissent. Des quatre bouches du maître suprême sortent ces livres qui doivent régler les actions des sages. Alors l'éternelle perfection prend une forme : alors, sous la mystique apparence d'un quadrupède, se révèle au monde le saint, l'immortel quaternaire de la science. Brahmâ, par l'effet de son heureuse fécondité, est bientôt l'aïeul de la création. Le Devoir se montre aussi avec ses quatre pieds, qui soutiennent la terre, et portent l'homme vers le ciel ; savoir, les quatre états<sup>5</sup> de brahmachârin, de maître de maison, de gourou, et de solitaire qui cache sa vie. L'observation des règles du devoir a sur Soma une influence telle qu'elle augmente son disque, comme la pratique des lois saintes assure la grandeur de Brahmâ et l'éternité des Vèdes, comme les offrandes pieuses réjouissent les Pitris et contribuent à la prospérité des maîtres de maison.

---

Transactions de la Société asiatique de la Grande- Bretagne, tom. III, part. I. Cette même expression, *pada*, est traduite par *nature* au mot ब्रह्मपद, *brahmapada*, dans le dictionnaire de Wilson.

<sup>4</sup> Je doute cependant du sens que j'ai donné à ces mots, सर्वत्र समतां गतः. Ce mot समतां se trouve au sloca 44 de la VIe lecture des lois de Manou.

<sup>5</sup> Ce sont les quatre âsramas, dont le troisième et le quatrième comprennent ordinairement les solitaires, *vanaprasthas*, et les mendiants, *bhikchous*. Une autre observation à faire sur ce passage, c'est qu'on donne ailleurs pour pieds au Devoir (*Dharma*) quatre vertus, et non pas les quatre âsramas. Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 86.

Mais les Richis, animés par l'amour du devoir, se sont réunis sur le sommet du Mérout. Là, au milieu d'eux, le dieu réfléchit : il est assis, les jambes croisées<sup>6</sup>, le cou tendu, le dos incliné, les mains appuyées sur le ventre, tout le corps tranquille ; sa tête travaille, et de son esprit (manas) et par la vertu du maître de l'yoga, il produit un Vichnou sensible, et semblable pour l'apparence aux deux moitiés d'un bimba<sup>7</sup>. Le dieu aux formes lumineuses s'élève dans le ciel comme l'astre des nuits ou comme l'astre aux mille rayons, et brille au milieu des airs, entouré de splendeurs incomparables. L'ignorant ne voit pas que c'est là l'être éternel qui s'est rendu perceptible dans ce double disque du soleil et de la lune, et qui semble avoir placé sur son front ces deux yeux où éclate sa divine lumière. Les Brahmanes, qui possèdent la science des Vèdes et pratiquent la vertu, qui se plaisent à étudier l'adhyâtma<sup>8</sup>, ont l'intelligence de ce mystère caché pour tous les autres : car l'adhyâtma n'est pas compris de celui qui s'écarte des règles de l'yoga et forme des attachements pernicieux, capables de le retenir dans le tourbillon de ce monde. Or l'esprit, maître des éléments (bhoûtésa), est fixé sur la terre par suite des folles pensées qui poussent les hommes à des oeuvres répréhensibles et les engagent constamment dans les liens de la mort ; tandis que, s'il se livre à l'yoga au milieu même de ses liens corporels, s'il se recueille et aspire à l'émancipation finale (mokcha), il se confond un jour dans Brahma. Brahmâ, enveloppé d'une lumière semblable à celle de la lune, s'unit à Gâyatrî<sup>9</sup>, et dans son âme, dont le siège est placé entre ses deux yeux<sup>10</sup>, il produisit un être quadruple, brillant comme lui, immatériel, éternel, stable, infini, et qui, lorsqu'il se revêt des organes des sens, resplendit comme un pur rayon de la lune. Les quatre parties de cet être sont le Rig et l'Yadjour, que le dieu créa de ses yeux, le Sâma et l'Atharva, qu'il forma l'un de l'extrémité de sa langue, l'autre de sa tête.

Aussitôt après leur naissance, les Vèdes prennent un corps, sous lequel ils apparaissent sur la terre ; et eux-mêmes, de leur propre esprit, ils produisent à leur tour un être distingué par sa forme divine, éternel et n'ayant au-dessus de lui que les auteurs sacrés de son extraction. Cet être, c'est le Sacrifice (yadjna) ; et dans sa formation, l'Atharva contribua pour la tête, le Rig pour le cou et la poitrine, le Sâma pour le coeur et les côtes, et l'Yadjour pour le ventre, les reins, les jambes et les pieds. Tel se présente l'immortel Yadjna, né de l'essence des Vèdes ; par lui tous les êtres sont heureux, par lui les deux mondes sont préservés de tout mal.

Celui qui, par la connaissance des Vèdes et la pratique de l'yoga, a obtenu la perfection des oeuvres, et l'éternel brahmacharya<sup>11</sup>, et qui est ainsi remonté à la source de tous les êtres, se trouve à jamais délivré de la nécessité d'agir : les Mounis instruits dans la science sacrée lui donnent le nom de Siddha(parfait), car la perfection peut exister dans ce monde.

---

<sup>6</sup> Cette posture rappelle, pour quelques-uns de ses détails, celle que l'on nomme *padmâsana*. Ces mots *jambes croisées* sont une traduction de mots sanscrits plus pittoresques पद्म्यां सम्पोह्य वृषणौ. Voy. Oupnék'hat, tom. II, pag. 197.

<sup>7</sup> *Momordica monadelphica*.

<sup>8</sup> Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. VIII. Le dictionnaire de Wilson ne donne que le nom masculin अध्यात्मन्, *adhyâtman*. Le Bhagavad-gîtâ et mon texte portent le neutre अध्यात्मं, *adhyâtmanam*.

<sup>9</sup> Voyez lect. CLXIV, notes 12 et 13.

<sup>10</sup> हृदये नयनान्तरे. Voy. ces idées dans l'Oupnék'hat, torn. II, pag. 203 et suivantes.

<sup>11</sup> Voyez torn. I, lect. XLV.

Les Brahmanes savants et éprouvés. Par la pénitence ont aussi, dans les vers des Vèdes et des Oupanichats, attribué à Vichnou la naissance d'Yadjna.

Djanamédjaya dit :

Je conçois que le Siddha maîtrise à son gré sa pensée. Mais à quelles actions doit-il se soumettre ?

Vêsampâyana reprit :

Il doit s'abstenir de toute action extérieure. L'opération qui conduit le Brahmane pieux et pénitent à la connaissance de la vérité est tout intérieure, intellectuelle, mentale. Ce ne sont pas les pratiques<sup>12</sup> ordinaires qui peuvent porter la lumière dans l'âme du Brahmane toujours humble et soumis à la loi divine, toujours attentif à suivre les règles saintes et plein du désir d'arriver à la perfection. Sans doute il doit se maintenir dans une pureté continuelle et, soumis aux préceptes des Vèdes, honorer son maître et prendre devant lui la posture respectueuse de l'andjali. Mais le Mouni qui désire son émancipation finale aura soin, soir et matin, de dompter ses sens, de fixer son esprit sur l'essence divine, et de se transporter par la force de son âme dans l'éternelle demeure de Vichnou. Il se plongera dans la méditation la plus profonde, et sa pensée ira s'anéantir dans l'être suprême (Brahma). Dégagé de tout intérêt personnel, libre de tout lien terrestre, il sait comment on s'affranchit de la nécessité des renaissances. Ce à quoi l'on donne le nom d'Akchara (impérissable), ce qui est l'éternel Brahma, se perd par l'attachement aux oeuvres et s'obtient par l'attachement à la science véritable. Le Brahmane qui passe modeste et réservé au milieu de ce monde fécondé par Vichnou, qui s'élève au-dessus de toute la nature, et réprime toute espèce de désir, est sûr de ne pas renaître ici-bas ; quoiqu'il ait participé aux oeuvres, il n'en porte pas la chaîne, parce que son âme ne s'y attache pas. L'être revient dans la vie par suite de l'affection qu'il a portée aux choses terrestres : il se trouve émancipé, lorsqu'il n'a eu pour elles que de l'indifférence. Cependant le Brahmane peut exercer les oeuvres religieuses<sup>13</sup>, car telle est sa destinée primitive. Mais, un jour, délivré des liens des sens et admis au séjour suprême, il ne revient plus s'enchaîner dans un corps humain.

## DEUX CENT-TROISIÈME LECTURE.

### PHÉNOMÈNES DE L'OUPASARGA.

Djanamédjaya dit :

Je voudrais bien avoir quelques détails circonstanciés sur l'oupasarga<sup>1</sup>, sur l'yoga, sur l'objet des méditations du Siddha, sur la perfection et les qualités qui l'accompagnent.

Vêsampâyana répondit :

---

<sup>12</sup> Par le mot *carma* qui est ici employé on entend les pratiques religieuses faites dans l'espoir d'une récompense future, et opposées aux pratiques saintement désintéressées de l'yoga.

<sup>13</sup> क्रिया *criyâ*.

<sup>1</sup> Ce mot, que l'auteur n'explique pas, me semble signifier *création secondaire* ; ce qui doit s'entendre de cette création que Brahmâ exécute par ses agents. Je crois même qu'au nombre de ces agents le poète met les saints *yogins* qui, parvenus à l'émancipation finale, font désormais partie du grand être, et coopèrent avec lui à la production du monde. Je n'ose affirmer que telle est la pensée de l'auteur ; cependant elle me paraît ressortir de divers passages de cette lecture, dont les détails sont en général assez vagues et parfois très-obscur. La difficulté provient surtout de la double signification du mot ब्रह्मन् *brahman*, lequel s'entend du dieu créateur aussi bien que du Brahmane dévoué à l'yoga.

Je te dirai quels sont les effets de la méditation sur le manas de ceux qui s'élèvent jusqu'à Brahmâ : car le Brahmane, par la vertu du mystérieux yoga, tout revêtu qu'il est des cinq sens, devient Brahmâ quand il renonce aux qualités des sens qui l'enveloppent. Je te parlerai plus tard des facultés de l'êswarya ; mais je vais maintenant te détailler les mille et mille formes que prend le dieu (ou plutôt le Brahmane<sup>2</sup>), lorsqu'il réfléchit sur le sacrifice éternel. Alors l'yogin, qui se trouve comme confiné dans la cité aux neuf portes<sup>3</sup>, que constitue l'assemblage des cinq sens, a soin de la fermer au désir et à la colère et de ne l'ouvrir qu'à la réflexion. En ce moment, dans sa tête se forment, s'agitent de grands nuages, sur le flanc desquels se peignent le noir, le rouge, le jaune et le blanc, l'éclat de la garance<sup>4</sup>, la teinte grise<sup>5</sup> de la colombe, les couleurs du lapis-lazuli, du rubis, du cristal, les nuances du serpent<sup>6</sup>, de l'indragopa<sup>7</sup>, du rayon lunaire, de la foudre et de la fumée. Ces nuages, assemblés en aussi grand nombre que dans la saison des pluies, semblent obstruer le ciel : on dirait autant de montagnes ailées. Ils recèlent en leur sein une onde abondante qu'ils vomissent par torrents, et qui pénètre profondément la terre. Cependant un grand feu, né du manas de Brahmâ, s'élève aussi dans sa tête, immense, couronné de mille flammes, environné de mille et mille étincelles, qui jaillissent de tous ses membres : tel brillera l'incendie de la fin des âges. Ces rayons lumineux sont aussi nombreux que les nuages auxquels ils s'unissent pour tomber ensemble sur la terre.

De ses oreilles<sup>8</sup> s'échappe un grand vent, merveilleux produit d'une perfection divine, alimenté par un souffle élémentaire<sup>9</sup>, rapide, sonore, violent, vivifiant, et s'associant au feu et aux autres éléments pour former mille et mille figures variées.

Le feu, le vent, l'eau et la terre, tels sont les agents conservateurs détachés de Brahmâ : ils se combinent, et deviennent des germes remplis d'une énergie divine. Entre les yeux de Brahmâ siège un être principe, c'est Virâdj. Ces yeux eux-mêmes sont le foyer de beaucoup d'autres principes, créés par Pourouchottama, autrement par Vichnou, divin Pradjâpati, doué d'une double nature, spirituelle et matérielle, immense réservoir de tous les êtres, destructeur du monde qui fut son ouvrage. Le dieu est comme vêtu des éléments : les agents de Brahmâ pénètrent dans sa tête, et tous ces principes vivifiants, doués de la science du bien et du mal, commencent à agir. Les formes déterminées par le créateur se dessinent, et, perçant la terre, se répandent dans les dix régions du ciel. Les Richis, formés de Brahmâ, et qui ont subi la loi de la destruction, vont prendre chacun leur poste terrestre. Ils ne doivent plus connaître les liens de l'action, affranchis désormais des

---

<sup>2</sup> Le sens de tout ce passage est tellement incertain que je doute si l'être que l'auteur appelle ici Brahmâ n'est pas l'yogin qui contemple en lui-même un microcosme, un Brahmâ en miniature, dans lequel se réalisent les mystères de la création. Voyez Oupnék'hat, tom. I, pag. 258, 338, et tom. II, pag. 104, 153, 275, et *passim*, les pratiques singulières et les merveilleux effets de l'yoga.

<sup>3</sup> Ainsi se nomme le corps humain. Voyez Oupnék'hat, tom. II, pag. 198, et Bhagavad-gîtâ, lect. V, sl. 13. L'Oupnék'hat, tom. I, pag. 79, appelle le corps la cité de Brahmâ.

<sup>4</sup> *Mandjichthâ* (*rubia manjith*).

<sup>5</sup> Ce sens m'est donné par M. Wilson au mot कपोताभ.

<sup>6</sup> नागेन्द्र, *nâgendra*. Cependant le mot *nâga* s'emploie aussi pour signifier *étain*, *plomb* ; *nâgagarbha* et *nâgadja* veulent dire *minium*.

<sup>7</sup> *Coccinella*.

<sup>8</sup> Les manuscrits portent वर्णाभ्यां *varnâbhyâm*. J'ai cru pouvoir lire कर्णेभ्यां, *carnâbhyâm*.

<sup>9</sup> सूक्ष्म, *soûkchma*.

dommages que causent les oeuvres, des travaux de l'émancipation et des chaînes de la matière ; cependant ils se mêlent à la nature, qui reste étrangère à leurs sens. Lumineux et brillants<sup>10</sup>, ils se couvrent d'une vapeur humide, sous laquelle ils semblent ne plus exister, quoique existant toujours, semblables au fil qui se perd et se confond dans la trame. De la vapeur naît le nuage, du nuage l'onde pure, de l'onde la terre, de la terre la variété des fruits, des fruits le fluide élémentaire (*rasa*<sup>11</sup>), du *rasa* le souffle des êtres animés. Or le *rasa* souverain, c'est Brahmâ lui-même ; Brahmâ, c'est la cause première (*pradhâna*), comme le disent les pieux Brahmanes, éprouvés par la pénitence et les saintes oeuvres ; c'est l'invisible se faisant lui-même visible, siégeant dans tous les êtres, circulant partout avec intelligence, oeuvre et agent à la fois, se diversifiant pour devenir objet des sens. Il reste inconnu pour ceux dont le feu de la pénitence n'a pas brûlé les péchés, vu et compris des sages qui possèdent la science divine. Il sort de ce point qui est entre les deux sourcils de Brahmâ, et apparaît tel que le soleil qui se débarrasse d'un nuage. Libres dans ce monde, comme les oiseaux dans l'air, dégagés de toute espèce de chaînes, ceux qui ont pratiqué l'yoga recueillent en Brahmâ le fruit certain de leurs oeuvres.

Ce dieu déjà mille fois s'est manifesté pour cesser d'être et rentrer un jour en lui-même : il naît pour mourir. Il accomplit son oeuvre dans les êtres qu'il développe et livre ensuite à la destruction, établissant pour tous les règles du devoir qu'il suit lui-même avec exactitude. L'âge de Brahmâ, qui est le premier de tous les âges, se compose de douze mille ans et d'une période de mille yougas, au bout desquels arrive la destruction générale (*samhâra*)<sup>12</sup>. Cependant le premier principe (*soûkchma*) de la nature, invariable, insensible, subsiste toujours ; et c'est ainsi que ce monde, à la fois éternel et périssable, n'est autre chose que Brahmâ, atome originel, se manifestant par des oeuvres et des qualités.

## DEUX CENT-QUATRIÈME LECTURE.

### FACULTÉS DE L'ÊSWARYA.

Djanamédjaya dit :

O saint Mouni, je désire connaître le *prâgvansa*<sup>1</sup> ou l'état de l'homme arrivé dans Brahma, pendant les deux premiers yougas<sup>2</sup>.

Vêsampâyana dit :

Je vais m'expliquer avec quelque détail sur la vertu que la méditation donne au manas de ces êtres identifiés avec Dieu par la perfection.

---

<sup>10</sup> Cette phrase semble désigner les régents des étoiles.

<sup>11</sup> Je crois que c'est ce mot *rasa* qui, dans l'Oupnék'hat, est rendu par *aqua* ou *gutta genitilis*. Voyez tom. II, lect. CXXX. L'idée contenue dans tout ce passage que nous expliquons se retrouve en partie dans le même ouvrage, t. II, lect. CLXXXV.

<sup>12</sup> Voyez tom. I, la Ville lecture

<sup>1</sup> Ce mot est sans doute technique, et désigne l'état de l'yogin uni à Brahmâ, et destiné à participer à la création. Le *Prâgvansa* s'entend ordinairement de la chambre qui est vis-à-vis de celle où se trouvent les offrandes du sacrifice : cette chambre contient la famille et les amis du sacrificateur. Brahmâ est considéré comme le grand sacrificateur, quand il crée le monde, et lors de l'exercice de cette fonction il semble retenir dans une espèce de *prâgvansa* les Yogins ses amis qu'il fait participer à son sacrifice. Telle est l'explication que j'ai cherché à me donner à moi-même pour cette expression.

<sup>2</sup> J'ignore quels yougas l'auteur veut ici désigner. Voyez le commencement de la CCVIe lecture.



Le grand Îswara<sup>3</sup>, né de Brahmâ et fort de la puissance de l'yoga, a pris de l'accroissement, et a formé l'universalité des créatures. Le trône de Brahmâ a été posé, et ce dieu l'a occupé rapidement sous la forme d'une substance matérielle. Mais il se plaît surtout dans cette région, brillante de science, qui est celle du salut, et de laquelle naissent mille autres régions.

Le Brahmane, qui, suivant les règles de l'yoga et l'esprit des Vèdes, offre le sacrifice de Brahmâ<sup>4</sup>, acquiert une science profonde et les divers *êswaryas*.

Le premier *êswarya* dont jouit l'yogin devenu Brahmâ et pénétré d'amour pour tous les êtres, c'est celui qu'on appelle *éthéré*. Désormais immuable, le Brahmane plane dans l'immense firmament, que remplit l'essence pure et divine, et dans lequel se trouvent rassemblés tous les saints instruits dans la science sacrée. Au-devant de lui se présentent, à lui se joignent avec empressement les esprits de ceux qui par leur savoir et leur dévotion sont déjà parvenus dans ce degré suprême.

Après mille épreuves rigoureuses, le Brahmane peut aussi obtenir l'*êswarya* aérien. Il subit avec courage toutes les vicissitudes de l'atmosphère, et, siddha victorieux, il s'élance hors de son corps pour parcourir les airs, libre et indépendant, embrassant l'espace par son manas. Aurait-on autant d'yeux qu'Indra<sup>5</sup>, on ne saurait apercevoir dans ses courses célestes l'esprit subtil, que peuvent seuls distinguer ces Brahmanes qui, ayant renoncé à toutes les oeuvres, ne pensent qu'à répéter l'Aum<sup>6</sup> mystérieux. Aum est en effet l'essence suprême, telle que la conçoivent les sages ; c'est ce Brahmâ qui circule dans les êtres et y porte avec lui l'intelligence. Aum est, suivant les saints docteurs, le verbe<sup>7</sup> antique, né de Brahmâ, sonore, aérien, et s'exprimant par une lettre ; c'est l'être dépourvu de formes sensibles et s'environnant d'une enveloppe matérielle, se mêlant aux éléments, pénétrant dans tout ce qui existe, et néanmoins toujours libre ; c'est le maître enfin qui, après avoir enfanté ce monde dans sa pensée, le remplit en quelque sorte de son manas. Cependant les Brahmanes sages, purs et mortifiés, en célébrant le sacrifice dont les Vèdes sont l'âme, ont par la vertu du nom de Brahmâ obtenu une grande gloire. Aspirant à ce monde où réside l'essence divine et qu'habite Vichnou, ils accomplissent toutes les cérémonies, exempts d'infirmité, et affranchis du désir de renaître à cette vie. Par une triple offrande de guirlandes ils honorent l'esprit supérieur, Vichnou, puissant en sagesse et en vertu ; par des sacrifices et des processions<sup>8</sup> ils témoignent de leur respect pour Brahmâ et les autres dieux. Or, ce Brahmâ, d'après les paroles des Vèdes, c'est l'énergie de Vichnou ; quand les Brahmanes, instruits dans la science divine, purs, libres de toute oeuvre, éprouvés par des pratiques de vertu et de pénitence, sont arrivés au moment de leur émancipation finale, ils sont admis à contempler le grand esprit, qui est l'essence suprême et la haute merveille de Vichnou.

Un autre *êswarya* est l'*êswarya* humide. Le courageux yogin passe, pour l'obtenir, par plusieurs épreuves terribles. Inondé, battu par les vagues, éperdu, il se trouve couvert de

---

<sup>3</sup> *Îswara* est Dieu revêtu d'organes matériels. De ce mot est formé celui d'*êswarya*, qui exprime le pouvoir obtenu par le Siddha sur l'un des éléments formant une partie du grand Îswara, autrement de la nature.

<sup>4</sup> Ce sacrifice de Brahmâ est la lecture des Vèdes, car le mot *brahma* s'entend aussi de la science sacrée, objet principal des études du Brahmane.

<sup>5</sup> Indra, comme on le sait, a mille yeux.

<sup>6</sup> Voyez tom. I, lect. I.

<sup>7</sup> पुराणे ब्रह्मसंभवः शब्दः.

<sup>8</sup> Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici à विक्रम, *vicrarna*.

flots tour à tour froids ou brûlants, submergé tantôt dans les abîmes de la mer, tantôt dans les eaux d'un fleuve. Au milieu des tourbillons qui l'entourent, il frissonne, privé de nourriture, d'abri, de sentiment. Précipité au fond d'un gouffre, il tombe la tête la première dans un torrent blanchi d'écume ; et quand il lève ses yeux vers la lumière, sa vue est éblouie des lueurs blanches et jaunes de mille éclairs qui semblent jaillir du sein des nuages orageux. C'est par la voie d'une pareille initiation que le Brahmane se fait siddha et arrive à l'*êswarya* humide qui a pour base le *rasa* : du bout de sa langue sortent de nombreuses nuées aux bords dentelés ; perfectionné par l'yoga, il forme les divers fluides (*rasas*) qui constituent les éléments de tous les êtres.

D'autres épreuves conduisent à l'*êswarya* igné le Brahmane affermi dans sa résolution et triomphant des obstacles qui naissent autour de lui. Des fantômes terribles et menaçants, une verge à la main, l'oeil ardent, viennent l'assaillir ; ils relèvent sa paupière, et saisissent l'extrémité de sa langue ; de leur bouche béante sortent des sons discordants. Ils prennent ensuite mille formes variées ; ils cherchent à le charmer par leurs chants et leurs danses. Ils se changent en femmes, s'attachent au cou de l'yogin, s'efforcent d'exciter ses désirs, lui adressent les noms les plus doux ; ou bien, droits sur leurs pieds, ils inclinent leurs têtes devant lui, tâchant par leurs récits, leurs danses et leurs courses d'attirer son attention et d'interrompre le cours de ses dévotions. Vainqueur de ces attaques, le Brahmane est siddha et arrive à l'*êswarya* igné ; c'est alors qu'il est honoré à l'égal des feux, ou des rayons du soleil. Les yogins doués des qualités de cet *êswarya* deviennent des météores lumineux, des astres qui roulent dans l'espace ; ils suivent à jamais les routes du soleil et de la lune. Ils forment ce cortège (*câlatchakra*) divin et brillant qui, animé par ces deux astres, accompagne le Temps dans sa marche éternelle : je veux dire les *Pakchas*, les mois, les saisons, les années, les *Kchanas*<sup>9</sup>, les *Lavas*, les heures, les *Calâs*, les *Câchthâs*, les jours, les instants<sup>10</sup>, les voies des étoiles et des planètes.

Enfin l'*êswarya* terrestre est aussi le fruit de longues vicissitudes, auxquelles se soumettent les yogins. Ils se trouvent assaillis et renversés de leur siège. Calmes et sans désirs, ils sont battus, déchirés, terrassés à plusieurs reprises, passant à travers les organes de tous les êtres qui habitent le sol terrestre. Attaqués à la fois par les éléments de toute espèce, ils sentent les atteintes de la lance, du glaive, de la massue, de l'épée tranchante, de la flèche acérée. C'est à la suite de ces diverses épreuves que le Brahmane, désormais affranchi de tout changement, mérite le titre de siddha, et possède l'*êswarya* terrestre.

Ainsi l'yogin, absorbé dans la contemplation, contribue pour sa part à la création : il respire un parfum tout divin, il entend des choses toutes merveilleuses. Des formes divines le traversent sans le déchirer, et, uni à la nature qui lui est propre, il va, il agit comme animant la matière originelle (*pradhâna*).

---

<sup>9</sup> Un *kchana* équivaut à 4 minutes, un *lava* à 1/2 seconde, une *calâ* à 8 secondes, une *câchthâ* à 1/30° de *cala*. Une heure ou *mouhoûrtta* est de 48 minutes. Voy tom. I, lect. VIII.

<sup>10</sup> Autrement *niméchas*. Voyez *ibid.* lecture VIII.

## DEUX CENT-CINQUIÈME LECTURE. CORPS DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit :

L'aïeul des mondes, l'âme libre et le corps immobile dans la méditation<sup>1</sup>, commence son ouvrage divin, et de son manas, par la vertu de l'yoga, il tire, comme en se jouant, toute une création. De son oeil il forme les belles Apsarâs ; de son nez, les Gandharvas distingués par leurs riches vêtements, les Toubourous et les autres innombrables génies, habiles à danser et à jouer des instruments, habiles à chanter les airs du Sâma. De sa pensée, toujours pieuse et féconde, le maître et l'âme des êtres animés produisit la divine, l'adorable Srî, aux yeux brillants, au noble front, aux beaux sourcils, au visage éclatant, à la douce parole, Srî, amie de la justice et ornée d'un magnifique lotus aux cent feuilles.

Avec les Apsarâs et les harmonieux Gandharvas, il fit aussi ces Brahmanes dont la voix chante les cantiques sacrés. De ses pieds il produisit une foule d'êtres animés et inanimés, hommes, Kinnaras, Yakchas, Pisâchas, serpents, Râkchasas, éléphants, lions, tigres, antilopes, quadrupèdes divers et végétaux. Pour les mortels, qui se livrent au travail des mains, de ses mains il créa l'oeuvre ; pour les êtres qui désirent le bien-être, de son fondement il créa le soulagement<sup>2</sup>, et de son pénis le bonheur<sup>3</sup> pour ceux qui sont maîtres de leurs cinq sens.

De son coeur il forma les vaches, et les oiseaux, de son bras. Les autres parties de son corps donnèrent naissance à d'autres êtres. Dans l'intervalle de ses deux sourcils, le seigneur, savant dans l'art de l'yoga, enfanta deux patriarches divins, le saint et fervent Richi, Angiras, et le juste Bhrigou ; du milieu de son front il tira Nârada, puissant pour ses amis, et de sa tête, le grand Sanatcoumâra.

Ensuite il appela à la succession<sup>4</sup> du trône céleste Soma, qu'il sacra en qualité de chef des Brahmanes et des rois, et il le chargea d'être à jamais le flambeau de la nuit. Alors le dieu de la lune, fort par sa pénitence et accompagné des planètes, parcourut le milieu du ciel, éclairant le monde de ses rayons.

Ainsi Brahmâ, qu'avait perfectionné l'yoga, produisit de ses membres, par la vertu de son manas, tous les êtres animés et inanimés, qu'il sema par milliers dans le monde, et lesquels vivent et agissent en lui. Et voilà ce qu'on appelle le sacrifice de Brahmâ : il faut bien comprendre ce que c'est que l'Yoga et le Sânkhya, ce que signifie la science du monde,

---

<sup>1</sup> Le mot particulier qui exprime ici cette idée de méditation est धारणा, *dhâranâ*. On entend par là un exercice religieux dans lequel le dévot tient son âme recueillie, sa respiration suspendue, toutes ses facultés naturelles comme interrompues.

<sup>2</sup> धारणा au féminin.

<sup>3</sup> आनन्द, *ânanda*.

<sup>4</sup> यौवराज्य, *yôvarâdjya*. Wilson donne युवराज्य.

nommée vidjnâna<sup>5</sup> ; ce que l'on entend par le Kchétra de chaque nature, et le Kchétradjna<sup>6</sup>. Il faut apprendre à connaître l'unité et la division de l'être, la vie et la mort, l'existence et la cessation du temps, enfin le secret du Djnéya<sup>7</sup>.

## DEUX CENT-SIXIÈME LECTURE.

### CRÉATION DES CASTES.

Djanamédjaya dit :

O pieux Brahmane, tu m'as parlé du brahmayouga, qui est le premier des âges. Je voudrais bien avoir quelques détails sur le Kchatrayouga<sup>1</sup>, âge aussi renommé par les austérités des pénitents et les sacrifices des saints, et sur lequel les savants se sont expliqués avec plus ou moins de développements.

Vésampâyana répondit :

Je te parlerai de cet âge illustré par des oeuvres de piété, par des aumônes et des actes de justice, et par sa population. C'est alors que se confondirent dans les rayons du soleil ces petits Mounis de la longueur du pouce<sup>2</sup>. Ils s'étaient, loin des obstacles du monde, exercés aux oeuvres qui préparent l'émancipation finale, attentifs à observer la loi dans ses défenses comme dans ses prescriptions, unis sans cesse à Brahmâ, réglés et purs dans leurs actions, suivant avec exactitude les saintes pratiques de la dévotion, et instruits dans la science sacrée. Au bout de la révolution des mille ans, ces pieux Brahmanes subirent la loi de la destruction générale (pralaya), consommés dans leurs oeuvres et perfectionnés dans la science.

Vichnou, mortifié par la pénitence, animé par l'yoga et sortant de Brahmâ, devint le Pradjâpati Dakcha, et créa diverses espèces d'êtres. Les Brahmanes furent formés d'un élément solide et inaltérable<sup>3</sup>, les Kchatriyas d'un principe fluide<sup>4</sup>, les Vêsyas de parties légères comme la vapeur, les Soûdras de la fumée. Vichnou imagina quatre couleurs, le blanc, le rouge, le jaune et le noir : ce furent celles des castes<sup>5</sup>, c'est-à-dire des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras. Tous présentant le même extérieur<sup>6</sup>, se soutenant sur deux pieds, mais soumis à des devoirs différents, admirables dans leur organisation, remplissent avec courage leurs diverses fonctions, et suivent dans toutes leurs actions la voie qui leur est prescrite. Les Vèdes enseignent aux trois premières castes

---

<sup>5</sup> M. Wilson dit que le *vidjnâna* est la science qui comprend tout excepté l'intelligence de la véritable nature de Dieu, laquelle ne peut être obtenue que par la méditation sur les Vèdes.

<sup>6</sup> La XIIIe lecture du Bhagavad-gîtâ explique ces mots.

<sup>7</sup> Voyez la même lecture XIIIe du Bhagavad-gîtâ, sl. 12

<sup>1</sup> Ce mot signifie l'âge des *Kchatriyas*, et semble devoir former une opposition avec le *kchara*. *brahmayouga* ou l'âge des *Brahmanes*. Mais la lecture n'explique en aucune façon la raison de cette qualification inusitée.

<sup>2</sup> Voyez tom. I, XVIIe lect., note 2.

<sup>3</sup> अक्षर, *akchara*.

<sup>4</sup> क्षर, *kchara*.

<sup>5</sup> Le mot वर्ण, signifie *couleur* et *caste*.

<sup>6</sup> एकलिङ्ग, *écalinga*.

les rites qu'elles doivent observer. Tel fut le résultat de l'union de Brahmâ et de Vichnou. Dans cette oeuvre, Vichnou, le grand yogin, agissant en sa qualité de fils des Pratchétas<sup>7</sup>, fit preuve de sagesse et de puissance. Les Soûdras, nés d'un principe aussi vain que la fumée<sup>8</sup>, ne sont tenus à aucun sacrifice ; ils ne connaissent point les cérémonies du sanscâra<sup>9</sup>, et ne lisent pas les Vèdes<sup>10</sup>. Quand l'aranî<sup>11</sup> est agitée et produit le feu, la fumée aussi apparaît, avec ses tourbillons, mais elle ne sert de rien dans le sacrifice ; de même les Soûdras existent sur la terre pour le labourage, privés des saintes cérémonies du sanscâra et des sacrifices prescrits par les Vèdes.

Dakcha eut encore d'autres fils, dans lesquels habita Brahmâ, comme dans une espèce de matrice, forts, puissants, robustes, brillants, généreux dans les sacrifices. Leur père leur dit : « Je veux savoir jusqu'à quelle distance, sur la terre, s'étend mon influence. Je veux produire une grande quantité d'êtres pour remplir la multitude de ces Kchétras<sup>12</sup> ; car la terre n'a pas encore montré à mes yeux la forme de mes fils qui désirent jouir de ses biens. Dans le Critayouga, elle va pour moi devenir la mère de tous les êtres, des oiseaux et des plantes ».

Telles furent les paroles de celui qui renfermait les êtres (dhâtri) ; la terre, qui est leur mère et qui les contient (dhâtrî), conçut aussitôt les atomes et les corps de toutes ces créatures appelées à agir.

## DEUX CENT-SEPTIÈME LECTURE.

### FAMILLE DE DAKCHA.

Djanamédjaya dit :

C'est bien, ô saint Brahmane ; mais je désire savoir ce qui s'est passé dans le Trétâ-youga, et connaître les oeuvres de ce personnage distingué entre tous par son immense savoir.

Vêsampâyana reprit :

Dakcha, le premier des mâles, par la vertu de l'yoga dont il est le maître suprême, prit lui-même le corps d'une femme, belle, aimable, charmant tous les coeurs, brillante comme le lotus, attirant tous les regards par l'élégance de ses jambes, l'embonpoint de sa taille, la grâce de ses sourcils<sup>1</sup>, les taches rouges qui ornaient le coin de ses yeux<sup>2</sup>. L'hymen du fils

<sup>7</sup> Voyez tom. I, Ile lect.

<sup>8</sup> L'auteur qui faisait naître tout à l'heure les Soûdras de la fumée, धूम, leur donne ici pour première origine l'espace, l'air, निर्वाण *nirvâna*. J'ai cherché dans ma traduction à concilier ces deux idées.

<sup>9</sup> Rites particuliers aux trois premières classes. Voyez ce mot dans le dictionnaire de Wilson. Ces rites sont au nombre de dix.

<sup>10</sup> Les Soûdras ne peuvent étudier ce qu'on appelle les *six sâstras*, savoir les Vèdes, les Oupavédas, les Védângas, les Pourânas, les livres des lois ou Dharma, et les Darsanas. Mais cependant ils ne sont pas privés de toute espèce de littérature, et ils ont pour leur usage des livres qui suppléent aux ouvrages sacrés.

<sup>11</sup> Voyez tom. I, Ve lect., note 9.

<sup>12</sup> Le mot क्षेत्र, *kchétra* signifie *champ* et *corps*.

<sup>1</sup> सुजानुः पांनजधना सुभ्रूः.

<sup>2</sup> रक्तान्तनयना

des Pratchétas et de cette vierge eut lieu sur le sommet de la montagne<sup>3</sup>, et de cette union mystérieuse naquirent de nombreuses beautés. Ainsi Dakcha, revêtu de la double forme de mâle et de femelle, produisit tous les autres êtres, ajoutant de cette manière à ses charmes par des charmes nouveaux.

Le puissant fils des Pratchétas maria ses filles suivant le rite de Brahmâ<sup>4</sup> ; il en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma, et, après avoir ainsi établi ses filles, il se rendit dans la sainte région, habitée par les Brahmanes, et appelée Champ de Brahma (Brahmakchétra<sup>5</sup>). Là le saint Mouni, livré à la méditation et à la pénitence, vivait au milieu des habitants des bois, parcourant la terre, se nourrissant d'herbes, de racines et de fruits, et croissant chaque jour en mérite. Son bonheur était d'être entouré de ces innocents animaux, et des Brahmanes purifiés par le sacrifice et brûlant leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence. Le Mouni, prévoyant pour eux les temps de contestations et de combats, leur enseignait par son exemple à commander à leur propre corps ; et eux ne pensaient qu'à la perfection que procurent les bonnes oeuvres et le sacrifice. Après s'être distingués par leur noblesse et leur générosité, exempts d'emportement, renonçant aux voluptés, ils venaient avec leurs femmes et leurs enfants achever leur vieillesse au milieu des animaux des forêts. Ces Brahmanes fameux habitèrent donc le pays que leur père affectionnait le plus, et qui, pour cette raison, fut nommé Brahmakchétra, heureux séjour de ces yatis<sup>6</sup> qui ont renoncé à l'action et vaincu leurs passions et leurs sens, et de ces sages qui parcourent le monde après avoir fait voeu de pauvreté.

Ainsi cette même race, sainte et pieuse, qui n'existait d'abord que dans le manas de son auteur, fut revêtue d'organes sensibles et périssables. Mais si la substance invisible et spirituelle se couvre d'une enveloppe visible et matérielle, cette seconde substance, par l'effet du temps, disparaît et rentre dans la première. Les êtres obéissant à l'empire de la destinée et à la vertu de l'yoga<sup>7</sup> s'associent à l'existence ou s'en séparent, et sont tour à tour animés ou inanimés, atomes ou organisés<sup>8</sup>.

Quelques-unes de ces filles de Dakcha devinrent les épouses du grand Casyapa, qui subissait lui-même les lois du temps. De là naquirent les Adityas, les Vasous, les Roudras, les Viswas, les Marouts, les serpents à plusieurs têtes, les dragons, les Sâdhya, les Gandharvas, les Kinnaras, les Yakchas, les Souparnas, Garouda, les vaches, les quadrupèdes, les hommes, les nuages, la terre, les montagnes qui la supportent, les éléphants, les lions, les tigres, les chevaux, les oiseaux, les rhinocéros, les animaux cornus, les taureaux, les antilopes, les cerfs à quatre cornes<sup>9</sup>, les reptiles brillant de mille couleurs et comparables au lotus, enfin tous les êtres, quelles que soient leurs formes et leurs descriptions.

<sup>3</sup> Cette montagne est sans doute le mont Mérou.

<sup>4</sup> ब्रह्मदेयेन विधिणा Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 21 et 27.

<sup>5</sup> Le sens de cette expression peut être mystique, ainsi que celui de *Dharmakchétra*, que l'on trouve plus bas ; ou plutôt l'auteur désigne la contrée sainte qui avoisine le mont Mérou, et qui passe pour le séjour particulier de Brahmâ. Je ne pense pas qu'il veuille faire allusion au premier établissement d'une colonie dans la contrée appelée *Brahmâvartta*, située au nord-ouest de Dehli. Voyez cependant la lecture CCXII, et surtout la lecture CCXVI, où l'auteur confond le Brahmakchétra avec l'Antarvédî

<sup>6</sup> Voyez la VIe lecture des lois de Manou.

<sup>7</sup> Le mot *yoga* signifie en cet endroit-ci *union, agrégation*.

<sup>8</sup> स्थूलाः सुक्ष्माश्च.

<sup>9</sup> चतुर्वर्षणा. Je crois que l'auteur désigne par ce mot le *cervus hippelaphus, black deer of Bengal*.

Ainsi doués de corps mortels et de facultés physiques et morales, les Mounis naissent successivement dans le champ éternel du devoir (dharmakchétra<sup>10</sup>). Leurs âmes (kchétrajna), dans ce monde humain, viennent se soumettre aux lois divines et aux règles des Vèdes ; elles animent ces héros, aussi éminents dans le ciel que sur la terre ; ces maîtres de maison perfectionnés par la pénitence, formés par l'épreuve du brahmacharya, et pleins de respect pour leur gourou ; ces pieux Brahmanes qui, jaloux d'arriver à l'état de siddha, se livrent aux pénibles pratiques de l'yoga et aux saints exercices de la prière ; enfin ces hommes vertueux et austères qui s'occupent des affaires mondaines<sup>11</sup> et vivent entourés de leurs femmes<sup>12</sup>. Tels sont ces antiques Mounis, quand ils passent par les épreuves de la vie humaine.

## DEUX CENT-HUITIÈME LECTURE.

### SACRIFICE DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

Les Brahmanes, distingués par la djatâ et la peau d'antilope noire<sup>1</sup>, l'âme recueillie et le corps mortifié, honoraient le père commun des êtres sur le mont Mérou, dans une vallée couverte d'arbres épais, ceinte de rochers riches en métaux précieux, hérissée de buissons, et retentissant au loin des cinq rythmes<sup>2</sup> qui servent pour les trois Vèdes divins. Toujours occupés de mantras et de sacrifices, toujours livrés à leurs pieuses pratiques, ils n'avaient d'abord qu'un feu. Ces sages Mounis le divisèrent ensuite en trois espèces différentes<sup>3</sup> qu'ils consacrèrent par des mantras particuliers. C'est ainsi que le feu, qui était unique, devint triple. Mais celui qui mérite le nom de grand est, au moment de la swâhâ<sup>4</sup>, nourri par l'oblation de beurre (havis), et ajoute un nouveau prix à la récitation des mantras.

Lui-même, le divin Dakcha, l'auteur de tous les êtres, et le père des Brahmanes, Dakcha, objet d'une vénération universelle, se présente sous l'apparence de Brahmâ<sup>5</sup>. Portant dans ses mains la verge de l'autorité, le bouclier, la flèche, le poignard, orné d'une aigrette brillante, ayant la face resplendissante comme le lotus, l'âme exempte de désir et de colère, les sens domptés par la pénitence, il se plonge dans la méditation et sacrifie au sein du Pouchcara. Les prêtres chantent les airs du Sâmâ-Véda indiqués par Indra. Le beurre, le lait, l'orge, le riz, enfin tout ce qui compose l'oblation, ainsi que l'ordonnent les Vèdes, est apporté pour le sacrifice et rassemblé autour de Brahmâ. L'Arañî<sup>6</sup>, formée de bois de samî,

---

<sup>10</sup> On donne aussi le nom de *Dharmakchétra* à une plaine voisine de Dehli, dans le nord-ouest de l'Inde, où se livra la grande bataille entre les Courous et les Pândous.

<sup>11</sup> शिलीञ्छवृत्तयः J'ai adopté pour ce mot un sens que me présentait le dictionnaire de Wilson. Il pourrait s'entendre aussi de l'homme qui vivrait en glanant.

<sup>12</sup> सपत्नीकाः, *sapatnîcâh*.

<sup>1</sup> Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

<sup>2</sup> पञ्चस्वर, *pantchaswara*.

<sup>3</sup> Voyez tom. I, lect. XXVI.

<sup>4</sup> Exclamation prononcée en faisant l'oblation au feu.

<sup>5</sup> Quelques auteurs regardent Dakcha comme un avatare de Brahmâ.

<sup>6</sup> Voyez tom. I, lect. V, note 9.

est agitée, et Brahmâ en extrait un feu nouveau. De cet instrument naît la flamme, qui se nourrit de la substance des offrandes. Les sages Mounis ajoutent encore des fruits aux diverses oblations.

Dans ce sacrifice de Brahmâ, son fils Vrihaspati remplit les fonctions d'oudgâtri<sup>7</sup>, et récite les quatre Vèdes avec une merveilleuse expression. Sa voix douce et harmonieuse fait ressortir, par une prononciation<sup>8</sup> savante, la beauté des rythmes de ces livres divins. L'enceinte sacrée, qui retentit de ces accents d'origine céleste, ressemble en ce moment au monde de Brahmâ (brahmaloca) ; elle répète les pures et saintes prières qui sont jadis sorties de la bouche du dieu. Cependant çà et là sont placées les matières<sup>9</sup> qui doivent alimenter le feu, les vases pleins de soma ou d'eau, les ustensiles du sacrifice, l'orge, le riz, le beurre, les troupeaux disposés en ordre, les vaches nourricières entourées de leurs veaux. Tout concourt à la pompe de la cérémonie, les rites pieux, les prières sacrées, la présence de la jeunesse et des saints pénitents, l'intervention religieuse de la science divine. Environné de ces Richis, qu'on surnomme Mânasas, et qui sont nés de lui spontanément, assisté des Marouts, Brahmâ offre le sacrifice d'après le mode indiqué par les Vèdes à tout ce qui respire, sans toutefois revêtir en cette oeuvre les formes de créateur radieux. La forme qu'il prend est celle de pontife, et après avoir agité l'Aranî, où le feu agit au sein de la samî, le dieu puissant célèbre l'agnichtoma<sup>10</sup>.

La réunion est brillante, les cérémonies touchantes, les voix douces et mélodieuses, les assistants voués aux oeuvres de mortification, instruits dans les Vèdes et les Védângas, et resplendissants comme le soleil et la lune. Au bruit de ces chants sacrés, qui rendent la terre semblable au séjour de Brahmâ, tous les habitants du ciel arrivent en foule : les saints pénitents du Swarga, les docteurs de la loi sacrée, ces Brahmanes enfin qui brillent comme les trois feux allumés pour le sacrifice, forment de cette assemblée une assemblée toute céleste. Indra donne le signal, et les bouches savantes des Mounis font entendre les airs du Sâma et les versets de l'Yadjour. Car à cette fête sont accourus, d'un coeur tout dévoué, ces sages qui font de la pénitence, de l'étude sainte, de la pratique des bonnes oeuvres l'objet de leurs pensées habituelles. Le fils de Brahmâ, l'antique Vrihaspati, qui connaît tous les mystères de la science du devoir, remplit en cette circonstance l'office de hotri<sup>11</sup>. Le sacrifice se termine par une offrande adressée à Vichnou. Cependant les Âdityas brillent dans la région de l'occident<sup>12</sup>, témoin de l'ardeur de leur pénitence. Le fondement du sacrifice, c'est Vichnou qui n'est point né<sup>13</sup> ; c'est Brahmâ, insensible aux objets extérieurs et à l'entraînement des affections contraires<sup>14</sup>, Brahmâ, source éternelle de mille et mille

---

<sup>7</sup> L'Ougâtri est le prêtre chargé dans les sacrifices de réciter les prières du Sâma-véda.

<sup>8</sup> L'art de bien prononcer les mots des Vèdes se nomme *sikchâ*, et forme un des six Védângas.

<sup>9</sup> समिध् *samidh*.

<sup>10</sup> L'*agnichtorna* est ordinairement le sacrifice consistant en offrandes présentées au feu, et célébré pendant cinq jours au printemps

<sup>11</sup> Ainsi se nomme le prêtre qui dans les sacrifices récite les prières du Rig.véda

<sup>12</sup> पश्चिमे गर्भे, *pastchimê garbhé*.

<sup>13</sup> अज, *adja*.

<sup>14</sup> La perfection consiste à nous rendre insensibles aux affections que nous font éprouver le plaisir comme la douleur, le froid comme le chaud, etc., et ces sensations contraires se distinguent par le mot द्वन्द्व, *dwandwa*.



lotus<sup>15</sup> mystérieux, indépendant, incommensurable, infini dans ses oeuvres. Son souffle, ce sont ces Mounis dont l'âme est calme et indifférente. O roi, les objets extérieurs séduisent nos sens et nous entraînent au péché. Le péché couvre l'intelligence d'un voile ténébreux. Il faut que nous passions dans la vie en restant maîtres de nos sens et inaccessibles aux attraites des choses qui nous environnent. La seule qui mérite de nous captiver, c'est la science divine qui éclaire notre âme, dès l'instant que nous écoutons la voix des sages initiés aux saints mystères des Vèdes et de la pénitence. Dans le ciel il est un lieu que l'on appelle le monde par excellence<sup>16</sup>, séjour des âmes pieuses, où les dieux, honorés par le Havya, ne risquent pas de périr. Aussi l'homme qui fait le sacrifice, en suivant les règles sacrées et attribuant à chacun la part qui lui est due, jouira-t-il sur la terre, en récompense, du bonheur qu'il désire avec ses épouses, préservé des incommodités de la vieillesse.

A la fin de la cérémonie, le dieu qui de son souffle anime tous les êtres, le dieu pur et bienfaisant, donna en présent aux Brahmanes le mont sur lequel il venait de sacrifier. Alors commencèrent entre eux des débats ; et la dispute dégénéra en combat. Mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à partager la montagne. Fatigués de leurs divisions, ils tombèrent à terre, pâles et accablés de douleur. Le génie de cette montagne aux riants coteaux<sup>17</sup> se présenta devant eux, et, inclinant son front, leur dit avec douceur : « C'est en vain que vous essaieriez de me partager entre vous, si vous voulez rester ainsi désunis : cent années divines y suffiraient à peine. Mais tâchez de vous entendre ; une fois que vous aurez mis un terme à vos dissensions, le partage deviendra facile. La violence croît avec la colère et l'inimitié, ô nobles Brahmanes. Mais l'éternelle sagesse (Brahma) en a-t-elle besoin pour augmenter son empire ? Comment puis-je être pour vous un objet de dispute avec mes rochers aigus qui s'élèvent jusqu'au ciel, mes veines de métaux, mes collines escarpées, mes larges coteaux, avec ces troupes de serpents et de reptiles qui sillonnent la terre ou se cachent dans mes cavernes ? » Ainsi parla le génie de la montagne ; après l'avoir entendu, les Brahmanes restèrent en silence.

## DEUX CENT-NEUVIÈME LECTURE.

### NÉCESSITÉ D'Étudier LES VÈDES.

Vêsampâyana dit :

Les jours se suivent, et ramènent de nouveaux sacrifices offerts par ces Brahmanes, riches en oeuvres de pénitence et soumis aux devoirs domestiques. Instruits dans la science divine, ils adressent leurs hommages aux dieux et à tous ceux que la loi dit d'honorer. C'est donc là, sur les coteaux sacrés de la montagne, dans les plaines du Brahmakchétra, hérissées de buissons, dans ces vallées qui leur offrent en abondance du gazon et du bois, que s'établissent, en voyant les cérémonies du dieu, ces hommes qui portent en eux les trésors de la pénitence, qui aiment les épreuves du Brahmacharya, qui se plaisent dans les fonctions de Grihasta<sup>1</sup>, et pratiquent l'aumône ; ces yatis, qui ne sentent d'autre amour que

<sup>15</sup> Le lotus est considéré comme symbole d'un monde.

<sup>16</sup> लोकानां लोकः

<sup>17</sup> Idée exprimée par le mot *Soupârswa*, qui me paraît une épithète du mont Mérou. Cependant la montagne dont il est ici question se trouve encore désignée par le mot *Sêlendra*, qui veut dire en général *roi des montagnes*, mais qui dans la CCXXe lecture s'applique à une montagne de la région occidentale, comme aussi à l'Himâlaya. L'Agni-pourâna considère le *Soupârswa* comme une des quatre divisions du Mérou ; selon cet ouvrage, c'est la branche septentrionale.

<sup>1</sup> Chef de maison

celui du devoir ; ces Brahmanes, qui n'ont d'autre bonheur que celui d'allumer le feu du sacrifice, initiés qu'ils sont à l'oeuvre sainte, et qui domptent avec soin leurs passions et leurs sens ; enfin ces sages soumis avec résignation aux décrets du destin, couverts d'un vêtement d'écorce, mortifiant leur corps, et se livrant, en qualité de Brahmachâtrins, aux dernières rigueurs de la pénitence.

C'est ainsi que, par une succession non interrompue, cette race pieuse a suivi les divers degrés de l'initiation sainte, appelée védasanscâra, comme l'avaient fait avant eux les antiques et savants Mounis. Mais cet état de perfection n'est pas pour celui qui ignore les Vèdes : que l'homme, s'il ne s'est pas muni de cette science sacrée, se garde bien d'embrasser ces pratiques rigoureuses ; qu'il n'aille pas renoncer à ses devoirs domestiques et abandonner le monde pour suivre cette pénible route. Même il est bon d'apprendre plus d'un Vède ; et les gens instruits dans le Sâma ne doivent pas pour cela négliger le Rig et les autres livres. Les Brahmanes qui n'ont pas d'enfants, s'ils se dévouent aux oeuvres de pénitence et au service de leur gourou, peuvent obtenir de l'étude des Vèdes le fruit qu'ils désirent. Quant à celui qui aurait négligé cette étude sacrée, le roi fidèle à son devoir peut l'assujettir aux travaux des Soûdras pour le punir de sa mauvaise volonté. Qu'on ne voie donc pas un Brahmane indifférent pour la science divine : que toute son âme se recueille dans la région de ses oreilles. Que toutes ses affections, que tous ses sentiments se portent vers les Vèdes : tel est le moyen qui lui est donné pour acquérir cette puissance merveilleuse distinguée par le nom de bhoûti.

## DEUX CENT-DIXIÈME LECTURE.

### QUERELLE DES DÉVAS ET DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

Les hommes adressaient des hommages aux vaches et aux Brahmanes<sup>1</sup>, objets du respect de la lune et du soleil. A leurs sacrifices se joignaient les Vasous, issus de Brahmâ, Nârada et ses collègues, les Gandharvas, tous les Richis ; mais surtout c'était le père commun des êtres que tous ces personnages honoraient par leur piété. Charmé de leurs doux concerts, faits pour séduire les cinq sens, et capables de flatter la nature entière et de faire son bonheur, vers la fin du sacrifice, Brahmâ prit la parole, pour leur témoigner sa satisfaction, et dit à Casyapa : « Tu seras sur la terre honoré, ainsi que tes enfants, par des sacrifices accompagnés de riches présents ; Yakchas, Souras de chaque degré, nous serons tous honorés, et moi, avant tous les autres ».

Dès lors une cruelle inimitié sépara les Dévas et les Dêtyas ; rivaux jaloux, ils se provoquent au combat en balançant leurs bras avec fureur. En vain les Richis, dont le feu de la pénitence a brûlé les péchés, en vain les autres Brahmanes instruits dans les Vèdes et les Védângas voudraient les arrêter : tels que des taureaux dans un pâturage, ils se précipitent les uns sur les autres. Avec toute l'ardeur de l'espérance ils commencent le combat, et à la vue de tous les êtres qui les contempnent, ils vont pour la victoire braver la mort. Ils poussent de grands cris, et redoublent d'efforts ; pour se saisir ils étendent leurs bras avec colère, de même que les oiseaux déploient leurs ailes. La terre tremble sous leurs pieds, et frémit, comme quand elle s'affaisse sous le poids de deux nobles combattants. Les montagnes battues de leurs pas rendent un son pareil au mugissement des taureaux. L'air est agité et les fleuves troublés dans leur cours.

---

<sup>1</sup> गोब्राह्मणाः, *gobrâhmanâh*. Voyez au sujet de l'association de ces deux mots la lecture LVI, tom. I où se trouve indiquée leur signification mystérieuse

Alors eut lieu le combat de Vichnou et de Madhou, combat affreux, épouvantable, aussi terrible que la catastrophe de la fin des âges. Vichnou abattit la force de son ardent ennemi, comme l'eau éteint la violence du feu.

## DEUX CENT-ONZIÈME LECTURE.

### COMBAT DE VICHNOU CONTRE MADHOU.

Vésampâyana dit :

Le robuste Dêtya<sup>1</sup>, Madhou, puissant par la terreur, enchaîna sur la montagne le grand Indra. Suivant les conseils et les indications de Prahlâda, et, pour son malheur, possédé du désir d'usurper la domination du roi des dieux, il osa porter la main sur lui, l'attacha par le milieu du corps de chaînes de fer fortes et pesantes, et le serra de cette étreinte douloureuse. Alors Vichnou, chef des Dévas, expérimenté dans l'art des combats, défia ce superbe adversaire, et, entouré des différents ordres de dieux, il descendit dans l'arène où règne la mort. D'autres enfants de Casyapa, rangés sous la bannière de Madhou<sup>2</sup>, coururent aussi au combat en brandissant de larges massues. Cependant les Gandharvas et les Kinnaras, musiciens habiles, chanteurs agréables, préludaient à la bataille par des chants, des ris et des danses. Le son des cordes harmonieuses de leurs instruments trouble l'âme agitée de Madhou. La mission que Vichnou a confiée aux Gandharvas est d'abattre les forces de son ennemi en amollissant son cœur ; et ces divins génies la remplissent avec empressement. A la vue des deux partis retenus en présence l'un de l'autre, ils chantent. Mais bientôt Vichnou, avec l'oeil de l'yoga, a vu l'effet produit sur l'esprit de Madhou. Il se rend secrètement sur le Mandara, pareil au feu qui brûle mystérieusement au sein des arbres. Cependant les Richis, l'esprit brûlant et le cœur troublé, vont saluer le père commun des êtres, et disparaissent.

Madhou, transporté de colère et l'oeil aussi jaune que le miel<sup>3</sup>, commence par pousser son bras contre la tempe de Vichnou ; mais celui-ci n'a pas perdu l'équilibre, et de son côté le frappe à la poitrine. Le Dêtya tombe sur ses genoux, et vomit le sang. Son adversaire ne veut pas profiter de sa chute pour redoubler ses coups, trop certain de sa force et de son habileté. Madhou se relève, semblable au large étendard d'Indra<sup>4</sup> ; il ne se possède plus de colère, et son regard est flamboyant. Les deux rivaux se provoquent mutuellement par des mots piquants, et continuent le combat avec une ardeur nouvelle. Tous deux ont un bras vigoureux, tous deux sont également habiles dans l'art de la guerre, éprouvés par la pénitence et puissants en vertu. Ils se heurtent avec violence, ils se choquent comme deux montagnes qui viendraient, les ailes étendues<sup>5</sup>, à se rencontrer dans l'air. Ils luttent sur le sol, se déchirant mutuellement de leurs ongles, tels que deux éléphants qui s'attaquent

---

<sup>1</sup> Le lecteur me pardonnera-t-il de lui confier une idée folle qui m'a quelquefois occupé ? En pensant aux combats livrés à Vichnou par un antique personnage, nommé Madhou, j'ai involontairement rapproché ce mot du nom des Mèdes, et je me suis demandé si la mythologie n'aurait pas défiguré la tradition de quelques anciens démêlés des Indiens avec ce peuple. Au reste, voyez la CXCIXe lecture, où la même légende est racontée avec quelques variantes.

<sup>2</sup> Voyez tom. I, la lecture III, où il est dit que Casyapa était aussi le père des Dêtyas et des Dânavas, les ennemis des dieux.

<sup>3</sup> L'auteur a sans doute voulu jouer sur le mot मधु, *madhou*, qui signifie aussi *miel*.

<sup>4</sup> इन्द्रध्वज, *indraddhwaja*. L'étendard d'Indra est l'éléphant Êrâvata.

<sup>5</sup> Nous avons déjà vu que, suivant les Indiens, les montagnes dans l'origine avaient des ailes.

avec leurs défenses. Leur visage est inondé du sang qui coule de leurs blessures, pareil à ces veines d'or qui brillent à la fin de l'été sur le flanc des rochers. Tout couverts d'une sueur sanglante, épuisés de fatigue, ils tracent avec leurs pieds de larges sillons sur la terre. Enfin ces deux héros se portent des coups répétés, et ressemblent à deux oiseaux<sup>6</sup> qui battent des ailes en se disputant leur proie. Tous les êtres, au ciel et sur la terre<sup>7</sup>, ont entendu le bruit de ce terrible débat. Alors les Siddhas, avec leur talent accoutumé, avec toute la force de la vérité, élèvent la voix pour célébrer les louanges de Vichnou :

« En toi nous voyons un grand corps formé des éléments et uni à la pensée : tu es l'être simple revêtu de sens, l'être actif soumis à la naissance et toujours éternel. Quand la création périt, tu ne meurs pas ; quand elle renaît, atome impérissable, tu te couvres de mille formes diverses. Tu donnes dans les trois mondes l'éveil à la nature, inspirant aux êtres le désir de se reproduire. Orné de formes agréables et variées, tu parcours ces mondes sans rien perdre de ta liberté. Tu animes le corps humain, et le soutiens dans ses opérations. Esprit de l'yoga sacré et du serpent mystérieux, maître des dieux, c'est toi qui portes la terre ; tu es Īswara en qui réside cet univers issu de Brahmâ, ce grand tout composé de ton souffle et de l'immortel atome.

Par toi les Brahmanes sont prêtres, les Kchatriyas guerriers, les Vêsyas marchands, les Soûdras serviteurs ; par toi les vaches donnent un lait pur, les chevaux servent de victimes dans les sacrifices<sup>8</sup>, les Pitris reçoivent l'offrande de nourritures brûlantes<sup>9</sup> et les dieux l'oblation du beurre. Par le moyen des sept ordres de Pitris éternels et bien distincts, tu conserves les trois mondes. Âme éternelle du soleil et de la lune, image du grand Tad<sup>10</sup>, esprit animant la matière (niyata) et se manifestant par son énergie dans tout ce qui est visible ou invisible, par toi, trois ordres de Pitris entretiennent l'astre du jour, les quatre autres augmentent le disque de la lune ; par toi, tous ces ordres de Pitris, et les Siddhas qui forment un ordre de plus qu'on ajoute aux quatre derniers, sont admis à l'offrande des pindas<sup>11</sup> ; en toi sont les devoirs des uns et des autres, ô seigneur éternel, divin, source immortelle d'où provient à jamais Brahmâ. De toi l'air et le feu tirent leur force. Tu prenais une part active à l'oeuvre du créateur, quand, à la fin des âges, arrivé au comble de la perfection, il reproduisait ce monde, tout resplendissant du feu de ses rayons.

Âme vivifiante et cachée, aux jours appelés Parwasandhi<sup>12</sup> et Amâvasî<sup>13</sup>, tu parcours le monde humain avec les Richis dont l'éclat ressemble à celui du soleil, de la lune et des Vasous. Tu empêches que le sacrifice soit stérile et sans effet. Cause première, tu veilles au maintien de l'ordre établi. Tu existes aussi dans les arbres et dans les plantes. La terre te porte dans ses flancs, et t'enfante comme son nourrisson, toi le souverain des êtres, toi l'essence de tout ce qui existe. Tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui flatte nos sens ici-

---

<sup>6</sup> J'ai rendu ainsi le mot पतङ्ग, *patanga*, qui se dit aussi des sauterelles.

<sup>7</sup> J'ai donné ce sens au mot *pouchcara*.

<sup>8</sup> L'auteur fait allusion à l'*aswamédha*.

<sup>9</sup> उष्मण, *ouchmana* : de là vient le surnom Ouchmana que l'on donne aux Pitris. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 237. Quant aux sept ordres de Pitris, voyez tom. I, lect. XVIII.

<sup>10</sup> Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XVII.

<sup>11</sup> Voyez tom. I, XVIe lect. note 3.

<sup>12</sup> Le moment où la pleine lune subit son premier changement, la transition du quinzième jour d'un demi-mois au premier du demi-mois suivant.

<sup>13</sup> Jour de la nouvelle lune

bas, c'est toi. Tu es l'oeuvre éternelle et toujours variée du créateur, l'holocauste perpétuel des dieux, la parole de la prière, le sacrifice de l'esprit habitant au milieu des hommes, la double voie tracée dans le ciel, la lune et le soleil, Tchandramas<sup>14</sup>, char des Pitris<sup>15</sup>, Soûrya, char des dieux. Diversifiant tes formes, tu remplis l'univers de ta divine magie. Créateur universel, tu es la source de l'existence pour la vie future. Être unique, principe fécond, antique Virâdj<sup>16</sup>, indestructible, incommensurable, indépendant, absolu. Veux-tu naître et prendre une forme ?

Sous l'enveloppe lumineuse de l'air, tu voles et traverses le ciel. Enfin, que tu formes les éléments des êtres, ou que tu les fasses disparaître au sein du nirvâna<sup>17</sup>, soit que tu retires à toi la création ou que tu la détruises, que tu supportes l'univers, que tu sièges dans l'oeil du ciel<sup>18</sup>, ou que tu circules par toute la nature, dans ces sept états divers, c'est toi qui subsistes constamment ; c'est toi qui de ton inépuisable énergie remplis ce monde que tu contiens ».

Ainsi parlaient ces saints Mounis, purs de tout péché, justes dans leurs oeuvres, exempts de passions et vainqueurs de leurs sens. Excité par les louanges des Siddhas, Hari imagine une vaste forme, distinguée par une tête de cheval<sup>19</sup>. Il prend une figure composée des Vèdes et de tous les dieux ; il porte Mahâdéva sur son front, Brahmâ dans son coeur ; les rayons d'Âditya sont ses cheveux ; le soleil et la lune, ses deux yeux ; les Vasous et les Sâdhyas, ses deux jambes ; les dieux, les jointures de ses membres ; Agni, sa langue ; Saraswatî, son langage ; les Marouts, ses genoux. Après s'être formé ce corps miraculeux, objet de l'admiration des Souras, Hari, les yeux étincelants de lumière, foula aux pieds l'Asoura. La terre fut toute couverte de la moelle (médas) de Madhou, et parut semblable à une femme qui se pare, dans l'automne, d'un vêtement rouge. Cette circonstance a fait donner à la terre le surnom de Médinî<sup>20</sup>, surnom que des milliers d'Asouras lui ont imposé.

## DEUX CENT-DOUZIÈME LECTURE.

### FORMATION DU SATYALOCA.

Vêsampâyana dit :

En voyant tomber Madhou dans le Pouchcara, tous les êtres sont comblés de joie : ils chantent, ils dansent avec transport. Cependant la montagne aux beaux coteaux<sup>1</sup> brille d'un éclat nouveau, et semble caresser le ciel de ses nombreuses cimes dorées. Ses hautes collines avec leurs veines métalliques ressemblent à des nuages sillonnés par l'éclair. La poussière que le vent de ses ailes soulève au-dessus de son front apparaît à l'oeil comme un immense toit de vapeurs. C'est ainsi que le Mérrou porte vers le ciel sa tête environnée

---

<sup>14</sup> Nom du dieu de la lune.

<sup>15</sup> La lune est le séjour d'une certaine classe de Pitris

<sup>16</sup> Voyez tom. I, lect. I.

<sup>17</sup> État de l'être dégagé de la matière.

<sup>18</sup> दिशश्चक्षुस्, *disastchakchous*.

<sup>19</sup> Voyez Oupnék'hat, tom. I, pag. 99.

<sup>20</sup> Voyez tom. I, lect. LII.

<sup>1</sup> Voyez lect. CCVIII, note 17.

de nuages, et colorée par les reflets de l'or qui le recouvre<sup>2</sup>. Le mouvement de ses ailes agite les arbres, et dans sa course à travers les airs<sup>3</sup> il épouvante les oiseaux. Les autres montagnes sont également riches en or comme en pierres précieuses, en cristaux, en Soûryacântas et en Tchandracântas<sup>4</sup>.

Le grand Himâlâya se distingue par sa teinte argentée. Cependant quelques-unes des cimes placées entre ses deux ailes sont dorées par les rayons du soleil, ou étincellent des feux du diamant, ou se rougissent de la couleur de l'airain.

L'âpre sommet du Mandara brille, comme le Swarga, par ses cristaux et ses mines inépuisables de diamants.

Le Kêlâsa élève avec orgueil ses masses de rochers, ses larges portiques de pierre, ses arbres magnifiques ; séjour merveilleux, où règne le plaisir, où les doux accents des Gandharvas, les chants des Kinnaras, les danses des vierges célestes, le bruit des instruments les plus mélodieux, les pantomimes les plus gracieuses, tout enfin se réunit pour charmer les sens et enflammer l'amour.

Avec ses cimes noires, éclairées par le ciel, le Vindhya ressemble à un nuage chargé de vapeurs épaisses.

Pour l'accroissement des êtres rassemblés sur le sommet du Mérou, il s'épancha de ses coteaux une onde pure, telle que celle qui s'épand du sein des nuages : elle brille comme le cristal sur toutes ces roches variées et ces couches de métaux différents, et tombe en bruyantes cascades. Des arbres, parés de fleurs diversement nuancées, élèvent leurs nobles cimes, pareils à des nuages ornés des feux de l'éclair, et que le vent tourmente pendant l'automne. Quelques-uns de ces arbres semblent avoir emprunté à l'or son heureuse couleur : dans cette douce saison<sup>5</sup>, les branches, aimable retraite des oiseaux, frémissent au souffle du vent, et jonchent la terre d'une pluie de fleurs, de même que l'océan jette sur le rivage ses vagues soulevées. La campagne disparaît sous les branches touffues, garnies de feuilles et de fruits. Les mouches, laborieuses ouvrières de miel, bourdonnent gaiement, et célèbrent par leurs chants le retour de l'amour. Le vainqueur de Madhou, Vichnou, forma une rivière au cours paisible, aux ondes pures et limpides, douces comme le miel, au sable noir comme le charbon, aux rives agréables et fleuries. Cette rivière, d'après l'ordre de Brahmâ, entre dans le Pouchcara<sup>6</sup>, où elle se trouve visitée par les saints Richis.

La Terre (dhâtrî), prenant la forme d'une vache noire<sup>7</sup>, vient aussi, docile à la voix de Brahmâ, apporter au moment du sacrifice le nectar de son lait. La crème (saras) de ce lait divin, tombant sur la terre qui a repris sa forme de Prithivî, traverse le monde éternel et brillant, siège de toute merveille, et arrive dans le Brahmakchétra où elle apparaît dans le grand et illustre tîrtha de Saraswatî, et coule au milieu des lotus.

---

<sup>2</sup> Une des épithètes du mont Mérou est le mot *hémeparwata*, lequel signifie *montagne d'or*.

<sup>3</sup> Indra, dit-on, fit la guerre aux montagnes, qui jadis avaient la faculté de s'élever dans les airs ; il les frappa de sa foudre, qui coupa leurs ailes, et les rendit immobiles. Le seul Mênâca se sauva de ce désastre et alla se cacher dans la mer méridionale.

<sup>4</sup> Pierres du soleil et de la lune, que l'on confond avec le cristal.

<sup>5</sup> Mot à mot *dans le jour Mâdhava*, माधवे ऽहनि. Mâdhava est le nom donné au deuxième mois de l'ancienne année des Indiens, dans laquelle Madhou était le premier. C'est aussi un nom du mois Vêsâkha (avril-mai). Ce mot qui s'emploie encore pour désigner le printemps, se traduit en latin par *melleus*.

<sup>6</sup> Voyez, Recherches asiatiques, tom. VIII, le dessin de la carte I, qui représente le lotus terrestre.

<sup>7</sup> *Capilâ* signifie *noire* : c'est le nom de la vache merveilleuse célébrée si pompeusement par les Pourânas.

Celui qui possède toute beauté et toute piété, cachant sous l'apparence d'Adja<sup>8</sup> sa forme dorée, et se livrant aux saintes pensées de l'yoga, produisit, de sa propre émanation (adjagandha<sup>9</sup>), une grande montagne, placée à la porte du souverain maître<sup>10</sup>, éternelle comme lui, douée de ses qualités, fréquentée par les Siddhas, ornée de superbes édifices<sup>11</sup> tout brillants d'or, entourée de merveilleux lotus, et embellie de toute manière par les soins de Twachtri<sup>12</sup> : enfin cette montagne est une image du Mérou matériel, mais une image toute spirituelle et miraculeuse. « Je veux, dit le créateur, par la vertu de mon manas, créer une terre de vertu et de piété qui soit une forme intellectuelle de l'autre terre, car les formes sont infinies pour moi dans l'univers. Avec les cinq éléments j'existe dans les trois mondes ; avec un sixième, qui est mon manas<sup>13</sup>, je prétends faire cette création. Je vois de loin les efforts des êtres que leur aveuglement engage dans les chaînes des renaissances, et je renferme en moi ceux qui, délivrés des vains désirs et des nécessités de la vie mortelle, ne sont plus contenus dans les cinq éléments, ni appelés à faire partie de l'immense variété de la nature. C'est alors qu'ils arriveront dans cette terre invisible, qui n'est autre chose que moi-même. Ceux qui cherchent par l'étude des livres saints à connaître Vichnou et brûlent leurs péchés par le feu de la pénitence finissent par me voir sous ma forme immatérielle. Les hommes fidèles aux règles du devoir, et qui essaient de monter jusqu'à moi, ont conquis le Swarga, et peuvent me contempler, à jamais délivrés de toute fatigue. Pour arriver à cette montagne, élevée sur le sommet du Mérou, il faut livrer plus d'un combat à ses passions, et se purifier par le sacrifice souvent répété de la vie. Là, ces êtres bienheureux se trouveront dans la société des aimables Apsarâs, et se promèneront sous les ombrages délicieux du Nandana. Telle est la récompense qui attend ici, dans le Pouchcara, ceux qui connaissent ma science, et qui, dévoués à mon service, soumettent le corps et l'affaiblissent par la pénitence.

Une fois arrivés à la perfection, ils verront combler tous leurs désirs, et posséderont le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Or cette terre de perfection et de pureté portera dans les trois mondes le nom de Gôri<sup>14</sup>. Que les hommes, recueillant leurs esprits, fassent briller tout l'éclat de leur pénitence : purs, étrangers à la fraude et à la cupidité, ils s'exemptent de la nécessité de recommencer la vie et de se trouver encore enchaînés dans les éléments. Respectueux envers les Brahmanes, et chastes dans leurs oeuvres, qu'ils soient généreux, qu'ils prodiguent les présents, les fruits, les cadeaux de toute espèce, certains que leur récompense sera immense dans ce monde que je leur annonce, et où ils se retrouveront avec toute leur famille, fidèle comme eux aux règles du devoir. Ceux qui auront sur la terre aimé les sacrifices et la présence des Brahmanes, continueront à s'occuper de sacrifices et de saintes libations. Ainsi, que votre esprit soit rempli de cette

---

<sup>8</sup> Le mot *adja* signifie *non né* ; et c'est un des noms de Brahmâ et de Vichnou. Il signifie également chèvre, αἴξ, αἴγος

<sup>9</sup> Mot à mot *odeur d'Adja*.

<sup>10</sup> Passage obscur, गुरुद्वारो.

<sup>11</sup> Tel est le sens que j'ai donné ailleurs au mot वेदिचा, *védicâ*.

<sup>12</sup> Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

<sup>13</sup> Le *manas* est aussi considéré comme un sixième sens. Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. XV,

<sup>14</sup> Sous le nom de *Gôri*, on désigne aussi l'épouse de Siva, qui se distingua par sa pénitence et sa piété. Je n'ai pas cru qu'il fût ici question de cette déesse, mais plutôt d'une terre idéale que l'auteur personnifie et appelle पृथिवीचेतना

pieuse Gôri, et, désormais fixés dans le séjour d'une heureuse pénitence, vous ne reviendrez plus vous unir aux êtres. Ce séjour, suprême et divin, c'est le Satya-loca<sup>15</sup> : là seront récompensées les oeuvres de ceux qui auront marché dans la voie du devoir ».

## DEUX CENT-TREIZIÈME LECTURE.

### MORTIFICATIONS ET PÉNITENCES DES DIEUX.

Vésampâyana dit :

Vichnou, modèle de sainteté, eut le désir de se rendre dans la région divine qui s'étend vers le nord. Sur les coteaux de la montagne sacrée et fertile en métaux précieux, le dieu, à l'oeil de lotus, au coeur plein de piété, se livra pendant dix mille ans, dans le Pouchcara même, aux rigueurs de la pénitence. Immobile sur un pied<sup>1</sup>, recueilli en lui-même, celui dont sortit Brahmâ procéda par les mortifications les plus pénibles à la formation du monde. Soleil immortel, il resta pendant neuf mille ans, le corps tout couvert de cendres. Par un effet de sa puissance il donna l'existence aux corps célestes, et, poursuivant le cours de ses pénitences, ce premier des Brahmanes animé du véritable esprit de l'yoga, produisit le monde. Lune merveilleuse, il s'entoura de splendeur<sup>2</sup>, et, maître de sa pensée, habile dans la science de l'yoga et dans celle du devoir, il arriva à la perfection de Brahmâ<sup>3</sup>. Il ouvrit son oeil lumineux dans le ciel et dans l'espace qui sépare le ciel de la terre, et, couvert de formes variées, il compléta le système céleste.

Maître souverain, esprit mystérieux, il prit la forme d'un taureau, et, le pied droit levé<sup>4</sup>, jeûnant et recueilli, pendant neuf mille cent ans, il se montra fidèle aux règles sévères de l'yoga. Alors l'Air s'épaississant s'approcha du taureau, qui l'absorba, et le rendit par la bouche sous une apparence d'écume. Cette écume ainsi chassée par la respiration et imprégnée des qualités du grand esprit, sans être précisément ni liquide, ni solide, tomba sur la terre et pénétra dans l'eau<sup>5</sup>. Ensuite l'Air et l'Eau, agissant au sein de cette écume, lui donnèrent un mouvement qui la poussa vers le firmament où elle se soutint. Là cette même écume s'étend en vapeurs qui ne tiennent ni de l'état liquide, ni de l'état solide, et ressemblent à ces nuages foncés qu'amène avec soi l'aurore. C'est ainsi que l'Air, de sa nature libre et indépendant, subit pendant mille ans les épreuves d'une rude pénitence pour arriver à se revêtir d'une forme de Brahmâ.

Le Feu, sous l'apparence d'un pénitent à l'épaisse djatâ, au vêtement d'écorce, continua ses austérités pendant trois mille et un ans, dans le Pouchcara, se nourrissant de feuilles et observant le silence. De sa splendeur naquit ce grand fanal, qui brille dans le Swarga, et

---

<sup>15</sup> Le *satya* est le plus élevé des sept *locas*.

<sup>1</sup> पदेनैकेन, *pâdenêkêna*.

<sup>2</sup> Dans ce passage se trouve विषय, *vichaya*, dont nous avons cherché à donner le sens, tom. I, lect. I, note 6.

<sup>3</sup> ब्राह्मी सिद्धिमुपागतः, c'est-à-dire que la lune matérielle se trouva créée ; car Brahmâ est ici la matière, c'est Dieu revêtu d'organes.

<sup>4</sup> Il y a un genre de pénitence qui consiste à tenir son bras élevé : n'est-ce pas par analogie que l'auteur représente ici ce taureau avec son pied levé ? Le pénitent qui s'astreint à cette austérité s'appelle *Oûrddhabâhou*.

<sup>5</sup> वारिमाविष्य. Le dictionnaire donne au mot वारि, féminin le sens de *jarre*, ou *vase à contenir de l'eau*. Il faut comprendre ici que c'est la terre qui est le réceptacle de l'eau.



dont la lumière dissipe au loin les ténèbres. Tel est dans le ciel l'effet de la pénitence du feu de Brahmâ destiné à éclairer tous les êtres et même à constituer les mondes. Les ténèbres régnaient sur la terre, séjour des humains. Le soleil, foyer merveilleux de lumière, lança les rayons qui donnèrent la vie à tous les êtres mortels. Le Brahmane et lui, ce sont là deux sources de lumière, fortifiées par l'yoga. Les ténèbres sont puissantes pendant la nuit, mais dans le jour elles cèdent à l'influence de ce couple brillant<sup>6</sup>. Éclatant et libre, ami des fleurs et escorté des Yakchas, le génie du feu poursuit sa pénitence au milieu des Pouchcaras, animé par l'amour du devoir et absorbé dans la méditation. Les années qu'il passe dans cette sainte occupation sont aussi nombreuses que les pluies qui, du sommet du Mahendra, descendent sur la terre. A genoux sur le sol, il tient ses regards fixés vers le ciel, et durant mille ans ses yeux sont restés fixes. Il s'en échappe mille et mille rayons lumineux, qui vont s'attacher au soleil parvenu au milieu de sa course, et le couronner de leurs lueurs étincelantes, comme les éclairs ceignent le nuage de leurs flamboyantes clartés. Quand l'oeuvre de ce monde aux formes si diverses est achevée, ou quand la fin des âges est arrivée, ce feu devenu dévorant se précipite sur la terre, où sa pénitence se prolonge pendant mille ans.

Cependant Couvéra descend sur le sommet du Mérou, et ce dieu que les Yakchas accompagnent et qui se fait porter sur les épaules des hommes<sup>7</sup>, ce dieu qui se plaît aux jeux des Apsarâs, et allume le feu des désirs, maintenant commande à ses sens et donne l'exemple de la patience et de la mortification. Mais le chef de toute pénitence, c'est Vichnou, dont rien ne saurait ralentir le zèle ; et dans les trois mondes il n'est personne qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé. Le roi des serpents, Vâsouki aux têtes nombreuses, se soumet au silence, travaille à subjuguer ses sens et pratique aussi de pénibles austérités. Le puissant et vertueux Sécha, serpent d'une origine céleste, s'élève sur un arbre, et, animé d'un saint zèle, y reste suspendu, la tête baissée. De ses langues découle un noir poison que fournissent tous ses membres : pendant mille ans il demeure en cette posture, jeûnant et se mortifiant. Le poison qu'il distille brûle le monde, et le désole. Ce n'est pas seulement sur la race des serpents qu'il se répand, c'est encore sur tous les êtres animés et inanimés. Le mal s'accroît de ses propres ravages, et une chaleur dévorante consume les membres du premier auteur de ce fléau. C'est en vain que le grand Brahmâ, pour le bonheur du monde, lui donne un mantra salutaire, et composé de lettres divines. Garouda, les ailes étendues, les serres et la crête pendantes, durant mille ans, reste immobile au-dessus de la terre. La terre voit dessécher ses plantes et pâlir les feuilles de ses arbres. Tel est le sort de tous les êtres vivants soit dans ce monde, soit dans le séjour des dieux. Les champs sont couverts de serpents, comme le ciel est chargé d'étoiles.

Indra, au moment de l'hiver, seul, humble et pieux, se plonge dans l'eau du Pouchcara, et des poissons caressent sa chevelure. Prithivî, au corps élancé, à l'âme recueillie, au coeur échauffé par la dévotion, tenant son bras droit élevé, pendant mille cent et un ans, se livre aux saints exercices de la pénitence, jeûnant, méditant et s'unissant par la pensée à l'être divin. Elle se trouve supportée par le dieu qui est la matrice de Brahmâ, qui n'a ni commencement ni fin, et qui se confine dans la matière, par Vichnou, esprit suprême et mystérieux, être dépouillé de formes extérieures, brillant pendant le jour, et subsistant toujours durant la nuit, trésor de vérité, de sagesse et de bienfaisance. Le bras du dieu qui soutient la terre semble se confondre avec elle, brillant au milieu de la nuit comme un soleil, ornement du ciel, couvrant les domaines<sup>8</sup> de la lune, et remplissant les voies des

---

<sup>6</sup> Comme le soleil dissipe les ténèbres de la nuit, le Brahmane dissipe celles de l'esprit.

<sup>7</sup> Voyez Nouveau Journal Asiatique, n° 8, pag. 465

<sup>8</sup> विषय, *vichaya*.

planètes et des étoiles. L'ombre de ce bras droit de Vichnou qui porte Prithivî s'étend jusqu'au disque de Soma, qu'elle pénètre et remplit. La terre privée jusqu'alors d'un principe fécondant<sup>9</sup>, en reçoit un qui assure sa durée ; Vichnou, qui la tient embrassée, poursuit le cours de ses pénitences, et cependant, sous cette influence divine, Prithivî, desséchée par les rayons du soleil, sentait ses pieds défaillir, et s'enfonçant tristement dans l'eau, elle s'en trouvait tout enveloppée, comme elle le sera à la fin des âges.

Au milieu des rayons du soleil brille la grande rivière, coulant à travers le cristal et l'or. Son éclat est égal à celui de l'astre du jour. D'abord enfermée dans le disque resplendissant, la déesse n'apparaît point à l'oeil ; mais bientôt, se dégageant de ce foyer étincelant, elle s'élanche, elle se précipite en torrents impétueux. On la reconnaît pour la céleste Gangâ à ses rives ombragées, à ses arbres odorants, à ses lotus suaves. L'or compose son collier, le cristal sa ceinture, le pollen du lotus ses parfums, les oies sauvages ses boucles d'oreille, les lotus noirs ses cheveux, les fleurs sa parure. Elle marche comme une femme éclatante de beauté, et arrive dans le Pouchcara, remplie d'une sainte ardeur, et disposée, comme Tchandra, à faire le bonheur des mondes.

Saraswatî, dont la voix claire et sonore fait entendre des chants divins, s'avance à pas lents sur le sommet du grand Mandara. Elle lit les quatre Vèdes qui se soutiennent sur leurs quatre pâdas, le Rig, l'Yadjour, le Sâma, prononcés avec tout l'art de la sikhâ<sup>10</sup>. Les Richis, qui brillent comme des feux et brûlent leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence, les collines de la montagne aux beaux coteaux<sup>11</sup> répètent ces sons merveilleux, et tous les êtres écoutent avec respect ces accents que promène par tout le monde l'invisible Mandara. Quand le moment du repos est venu, la déesse se tut, et ne prononça plus aucune de ces paroles pieuses. Tous les êtres aussi se turent, et n'élevèrent plus la parole. Saraswatî, saintement occupée de l'yoga, eut pitié des êtres ; elle parla, et fit entendre sa voix. Alors de tout côté il lui fut répondu par des chants dirigés avec art.

Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Marouts, les Aswins, distingués par la djatâ, vêtus d'écorce et ceints de moundja<sup>12</sup>, les Gandharvas, les Kinnaras, les serpents, les eaux, les insectes, les oiseaux et les reptiles, tous enfin, au sein des Pouchcaras, se recueillent avec sagesse, et dessèchent leur corps au milieu des efforts d'une pénitence rigoureuse.

Dieu, sous la forme de Vichnou, devient l'yogin par excellence et le défenseur de tous les êtres auxquels il se mêle. Ensuite se doublant lui-même, il se livre dans le Pouchcara à mille jeux amoureux, brillant comme le feu qu'enveloppe la fumée. Une flamme, née de son manas, pour échauffer la terre, remplit un disque large de dix yodjanas. Les rayons étincelants qui en jaillissent ressemblent à un foyer brûlant, et alimenté de feuilles sèches. L'oeil n'en pouvait pas plus soutenir l'éclat que celui du soleil : telle était la force de cette flamme, comparable à ces feux que le prêtre allume au moment du sacrifice. Cette flamme ne fit qu'augmenter, s'enveloppant de tourbillons de fumée, tout le temps que Vichnou resta occupé de ses exercices religieux. De la cendre ce dieu fit une boule, dont il sortit lui-même sous la forme d'un serpent à cent corps, nommé Bâlâhaca<sup>13</sup> ; et alors sur ce feu merveilleux, né de la même substance que lui-même, et toujours croissant en ardeurs

---

<sup>9</sup> अलिङ्ग, *alingâ*.

<sup>10</sup> Voyez torn. I, lect. XX, note 4.

<sup>11</sup> Il me semble que ce mot *souparswa* se rapporte au mont Mandara. Suivant l'Agni-pourâna, le Mandara est la branche occidentale du Mérou.

<sup>12</sup> Le *moundja* (*saccharum munja*) sert à orner la ceinture du Brahmane. Voyez lois de Manou, lect. II, sl. 42.

<sup>13</sup> Bâlâhaca semble être ici le nuage personnifié. Au reste toute cette cosmogonie est remplie de contradictions.

dévorantes, Bâlâhaca, pour le bien du monde, versait une onde heureusement rafraîchissante. Cependant, honoré par la troupe des Siddhas, le premier des yogins, au milieu du Pouchcara, continuait sa pénitence, recueillant son âme en lui-même, contenant ses pieds et tous ses membres, fixant son manas dans sa tête, immobile et silencieux. Or, ce genre de mortification, observé avec foi et constance, convient à tous les êtres et pour ce monde et pour l'autre.

Les Dêtyas, qui déjà avaient été vaincus par Vichnou, se rassemblèrent aussi en brandissant leurs armes, et se mirent à l'abri dans des villes de formes diverses et d'une nature magique. Ces robustes géants voulurent avec des débris de montagnes éteindre ces flammes prodigieuses ; même, orgueilleux de leur force, et recourant à leur science magique, ils se changent en nuages, et retombent en pluie sur ce feu ainsi doublement attaqué. Mais les rayons du dieu dévorent ces milliers de rochers avec autant de rapidité que le soleil, à la fin des âges, consume les êtres. Les Dêtyas, malgré leur magie, ne peuvent pas plus soutenir ce feu qui s'élève jusqu'à leur visage, que le ciel ne soutient l'ardeur de l'astre du jour, quand il s'élance des portes de l'Orient. Ils s'épuisent en vains efforts ; abattus, découragés, ils s'en vont tomber sur le sommet du Gandhamâdana. Enfin ce feu de Vichnou, se précipitant dans le monde avec la rapidité de l'éclair, va dans les airs brûler les Dêtyas. Quant au serpent Bâlâhaca, comme un nuage chargé de pluie, il envoie sur la terre une onde abondante, et, plein de respect pour la race des Brahmanes qui l'appellent par leurs mantras, il accorde à leurs vœux une eau bienfaisante.

## DEUX CENT-QUATORZIÈME LECTURE.

### ARMURES DES DIEUX.

Djanamédjaya dit :

Cependant quel était pour les dieux le fruit de cette pénitence ? On ne sait pas assez tout ce que la pénitence peut opérer.

Vêsampâyana dit :

Tous les dieux, attachés à Vichnou, donnaient leurs soins au sacrifice, et, suivant l'usage, allumaient le feu sacré qui s'élevait du sein du Pouchcara<sup>1</sup>. Les Brahmanes, en prononçant les mantras ordonnés, faisaient les saintes libations de beurre (havis). Le feu brillait d'une splendeur admirable ; par la vertu de Brahmâ il s'étend, il grandit, et subit une métamorphose ; il devient un être d'une forme éclatante, appelé Brahmadanda, et chargé d'armes merveilleuses, telles qu'une épée, un bouclier, un arc, une massue, un soc, un disque, une lune, une hache, un trident, un tonnerre, un poignard, une lance. Vichnou prend pour lui le disque, le poignard, la massue et le soc : ces deux dernières armes doivent lui servir quand il revêtira la forme d'un homme robuste et courageux. Par la vertu de leur pénitence, Indra et Roudra obtiennent, l'un la foudre invincible, l'autre le trident et l'arc ; la Mort, la verge et le lacet ; Câla, la lance ; Twachtri, la cognée ; Couvéra, la hache. Ces armes impérissables, innombrables, sont fabriquées par l'artiste céleste<sup>2</sup>, qui a aussi donné un char de feu à Indra, au brûlant Soûrya, à Vichnou et au grand Roudra. Viswacarman confectionna également d'autres chars pour toute l'armée des dieux. Vichnou, soulevant une partie de son corps, au moment du Parwan, fit sortir du

---

<sup>1</sup> Le *pouchcara* doit être ici le vase dans lequel on allume le feu sacré.

<sup>2</sup> Cet artiste céleste est Viswacarman, appelé aussi *Twachtri*. Cependant la traduction littérale de ce passage tendrait à distinguer ces deux noms. Mais le mot *viswacarrnan* peut aussi être considéré comme une épithète. Dans la CCXXXIXe lecture, Maya, artiste des Dêtyas, se trouve aussi désigné par l'épithète de *Viswacarman*.

Pouchcara une foule de nuages qu'il rangea en bataille, et Soûrya couvrit le ciel de la troupe des étoiles, à la tête desquelles il devait marcher au combat.

Le puissant Brahmâ, en disparaissant, emmena l'être merveilleux qui venait de naître, étonnant assemblage d'armes immortelles, réunissant en lui les quatre espèces de traits que portent Indra, Agni, Vâyou et Roudra.

Les enfants de Diti participèrent aussi à quelques-uns des avantages des dieux : comme eux ils se livrèrent aux exercices de la pénitence, apprirent l'art de la sikchâ, et obtinrent des armes. Formés en armée composée de quatre corps, et distingués par leur valeur, ils présentaient une force difficile à vaincre. Tous, par les plaines de l'air et sur des chars richement ornés, se rendirent au pied du Mandara. Vichnou lui-même, le grand yogin, à la tête de l'armée céleste, vint aussi sur la terre. Les Souras, vêtus d'écorce, et les Brahmanes reprirent en cet endroit les saints exercices de la pénitence.

## DEUX CENT-QUINZIÈME LECTURE.

### BARATTEMENT DE LA MER.

Djanamédjaya dit :

A l'époque où Râhou ne faisait qu'un seul corps<sup>1</sup>, comment les êtres se sauvèrent-ils de la destruction ?

Vêsampâyana reprit :

Le souverain Pradjâpati et les Richis, voulant pourvoir à l'ordre sur la terre, avaient élevé au trône et sacré Prithou<sup>2</sup>, fils de Véna. On était alors dans le Trétâ-youga, et les mortels se disaient en bénissant ce prince : « Voilà notre grand roi : à lui nous devons et nos moeurs et nos arts. Par ses vertus il est le père de tous les êtres ». C'était dans ce temps que les dieux se trouvaient sur les coteaux du Gandhamâdana<sup>3</sup>, où ils se macéraient par mille austérités. Les Dânavas s'étaient réunis avec eux sur cette montagne. La saison de Mâdhava<sup>4</sup> venait de naître : la vue de ces lieux enchantait et les Dêtyas et les dieux. Le vent apportait jusqu'à eux l'odeur délicieuse des fleurs, qui charmait leur âme. Les Dêtyas surtout, étonnés et ravis, ne pouvaient contenir leur joie, et ils disaient : « Si les fleurs ont un pareil parfum, que serait-ce de l'élixir qu'elles produiraient ? Essayons de tous les moyens, quels qu'ils soient, que nous fournit l'expérience. Battons les plantes dans la mer de lait avec le grand et large Mandara. Il faut d'abord baratter cette onde blanche, et pour cette opération réunissons tous nos efforts. Que le grand Vichnou soit le directeur de l'ouvrage. Nous partagerons avec nos ennemis le ciel et la terre. Prenons tout, les racines, les feuilles, les branches, les fleurs et les arbres, tout ce que la terre pourra nous offrir, et formons-en un heureux mélange ».

Ainsi parlèrent les Dêtyas, et ils arrachèrent sur le Gandhamâdana les plantes qui garnissaient ses coteaux. Ils veulent ensuite soulever le Mandara ; mais la force de leurs

---

<sup>1</sup> Râhou fut coupé en deux par le *tchakra* de Vichnou ; sa tête et sa queue ainsi séparés forment, suivant les astronomes, deux planètes, qui correspondent aux nœuds ascendant et descendant. L'histoire du barattement de la mer est racontée plus longuement, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, dans l'épisode du Mahâbhârata, dont M. Wilkins a inséré la traduction dans ses notes du Bhagavad-gîtâ

<sup>2</sup> Voyez tom. I, lect. V.

<sup>3</sup> Montagne que l'on place à l'est du Mérou : l'Agni-pourâna en fait une branche méridionale de cette montagne. Par abréviation on l'appelle aussi Gandha. Le mot *Gandhamâdana* marque que les parfums de cette montagne sont *enivants*. Il y a aussi un bois qui porte le nom de *Gandhamâdanam*.

<sup>4</sup> Voyez la note 5 de la CCXIe lect., माधवे समय.

bras réunis ne peut réussir à le remuer : la terre tremble sous leurs efforts. Épuisés de fatigues, les genoux éternés, ils tombent au fond de la vallée. Alors se recueillant en eux-mêmes, et brûlant leurs péchés au feu de la pénitence, ils vont trouver le père commun des êtres, et baissent devant lui leurs fronts respectueux. Brahmâ, grand et présent partout, connaissant le désir de leur cœur, leur fit une réponse inspirée par l'amour qu'il porte aux mondes dont il est le créateur, et la voix de l'être invisible frappa agréablement leurs oreilles. A cette voix immortelle les Âdityas, les Roudras, les Marouts, les Dévas, les Yakchas, les Gandharvas et les Kinnaras répondirent par leurs chants. « Réunissez tous vos efforts pour obtenir le breuvage d'immortalité, avait dit le dieu, et vous pourrez remuer cette montagne si brillante par ses métaux ». Et aussitôt les Dévas et les Asouras soulevant ensemble la montagne, la font mouvoir avec rapidité au milieu de ce liquide aussi blanc que la neige. Les paroles de Brahmâ ont enflammé leur courage : les Dêtyas aux bras vigoureux s'animent mutuellement par leurs paroles. L'eau de la mer rejaillit sur la terre, au moment où les Dévas et les Dânavas y plongèrent le Mandara qui leur servait de ribot<sup>5</sup>, et prirent le serpent Vâsouki pour être la corde qui devait le faire tourner. Cette onde, battue durant mille ans avec les diverses plantes, se changea en un lait épais, et produisit enfin l'Amrita. Les Asouras furent les premiers à s'en emparer ; mais les Dévas, furieux de cette perte, le reprirent ensuite en employant les artifices de l'amour<sup>6</sup>. De cette mer sortirent avec le breuvage d'immortalité Dhanwantari, la liqueur enivrante<sup>7</sup>, la déesse Srî, la pierre précieuse appelée Côtoubha<sup>8</sup>, la lune dans toute sa pureté, le cheval Outchêhsravas. Râhou parvint à se glisser parmi les Dévas et à boire aussi de l'Amrita : « Aucun autre Asoura, dirent les Dévas, n'aura cet avantage ». Alors Hari, attaquant Râhou, lui trancha d'un coup de tchakra la tête qui depuis lors est restée avec les Pitris et les Mounis éternels. Indra prit ensuite cet Amrita et le remit à la Terre, qui, obéissant à l'ordre de Brahmâ, disparut aussitôt.

## DEUX CENT-SEIZIÈME LECTURE.

### INDRA ÉLEVÉ AU TRÔNE.

Djanamédjaya dit :

Après avoir vu immoler un si grand nombre des leurs, et certains de la supériorité de Vichnou, que peuvent désirer les Dêtyas et les Dânavas ?

Vêsampâyana répondit :

Fiers de leur force, les Dânavas désirent l'empire. Les Dévas, qui ont pour eux la vertu, ne veulent que le mérite de la pénitence.

Djanamédjaya reprit :

Comment le puissant Hiranyacasipou, sacrifiant dans le Brahmakchétra, fut-il dupe de sa générosité ? Vêsampâyana dit :

Cet illustre et grand Dânavas célébrait un Râdjasoûya où il prodiguait l'or et les présents : c'était dans la province située entre le Gange et l'Yamounâ que s'accomplissait cette

---

<sup>5</sup> Les mots par lesquels on désigne ici le ribot et la corde sont पुष्कर et नेत्र. M. Wilson dit que नेत्र est l'anneau qui tient la corde.

<sup>6</sup> Vichnou, pour ravir aux Asouras le breuvage d'immortalité, prit la forme d'une femme, nommée *Mohini*, et qui par sa beauté troubla leurs esprits

<sup>7</sup> C'est-à-dire la nymphe Sourâdêvî, déesse des liqueurs spiritueuses.

<sup>8</sup> Joyau que Crichna attachait sur sa poitrine.

cérémonie accompagnée de grands actes de mortification, et les dévots y étaient accourus en foule. On y voyait des Brahmanes instruits dans les Vèdes et éprouvés par de saintes austérités, des Yatis fameux dans les exercices de l'yoga et les oeuvres de perfection, les Mounis Bâlahilyas<sup>1</sup> illustres dans la science du devoir, de nombreux Dwidjas constants dans la pratique des vertus, de célèbres Richis accompagnés de milliers d'autres saints personnages. Des richesses immenses brillaient çà et là ; les pierres précieuses étincelaient de mille feux. Soucra<sup>2</sup> avec son fils présidait au sacrifice, et, rayonnant comme un feu éclatant au milieu de cette foule, dirigeait Hiranyacasipou. Celui-ci prononça ces mots : « Je suis prêt à donner ce que chacun me demandera. Que les vœux soient exprimés, et ils seront exaucés ».

A l'instant Vichnou se présenta sous la forme d'un nain<sup>3</sup>, et demanda l'aumône. Hiranyacasipou lui accorda la portion de terre qu'il pourrait parcourir en trois pas. Le puissant Vichnou se mit à marcher, et, reprenant sa forme divine, en trois pas il remplit les trois mondes. Les Dêtyas privés de leur empire se retirèrent dans le Pâtâla.

Ce fut alors que rassemblant leurs armées, où brillaient de tous côtés des lances, des épées, des dards, des machines, des massues, des chars, des enseignes, des drapeaux, des armures, des boucliers, des haches, des traits de tout genre, les dieux, sous les ordres de Vichnou, reconnurent Indra pour roi des mondes, et s'empressèrent de le sacrer en cette qualité. Bientôt après Indra accorda aux Pitris l'offrande de la Swadhâ, et Brahmâ, éternel, infini, occupé d'organiser les choses, lui donna à lui-même la divine ambroisie. Alors dans le pays qu'affectionne le plus le père des êtres, retentirent les sons de la conque marine, qui glace de terreur les ennemis des dieux, et que le maître de la nature avait de sa propre main présentée à Vichnou. En entendant le signal de cette conque divine, les trois mondes entrèrent dans un pieux recueillement : les saints travaux se trouvaient terminés ; Indra était roi des dieux, et, sur le sommet du Mandara, environné de toutes leurs armes enflammées, il avait l'air d'être entouré d'une multitude de feux.

## DEUX CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

### INTERRUPTION DU SACRIFICE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Cependant un royaume s'était formé à Mahodaya<sup>1</sup>, et les dieux étaient venus s'y établir avec les mortels. Ils se livraient ensemble aux saints exercices de la prière, et prenaient chacun une part dans l'oeuvre du sacrifice. Le divin Vrihaspati, accompagné des Richis, célébra un jour pour Dakcha, fils des Pratchétas, un grand aswamédha. Ce sacrifice devint l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre le sage Dakcha et Roudra. Celui-ci, privé de la portion qu'il désirait, vint avec Nandin se venger de cet outrage. Ce Nandin était une seconde forme de Roudra, qui se doublait ainsi pour soutenir ses droits. Déjà les saintes paroles avaient été prononcées par le pieux Richi : l'éternel sacrifice s'accomplissait,

---

<sup>1</sup> Voyez tom. I, XVIIe lect., note 2. Ces Brahmanes étaient fils du Richi Cratou et de Criyâ.

<sup>2</sup> Soucra est fils de Bhrigou ; il a le titre de maître spirituel des Asouras. On l'appelle aussi Ousanas, et je ne sais si c'est une ressemblance fortuite que celle qui se trouve entre ce mot et le nom de Houcheng, qui fut, dit-on, l'antique législateur des Perses sous la dynastie des Pichdadiens.

<sup>3</sup> Le poète confond ici l'histoire de Bali et celle d'Hiranyacasipou. Voyez tom. I, lect. XLI.

<sup>1</sup> Le dictionnaire de Wilson dit que c'est là un des noms de l'antique Canoge. Ce mot signifie grand orient, et, comme le récit que nous allons lire, est entièrement allégorique, j'ignore s'il faut voir ici le nom d'une ville réelle ou imaginaire.

lorsque le dieu se présenta entouré de compagnons à l'extérieur hideux, aux yeux difformes, au ventre énorme comme une jarre. Les uns ont la taille d'un géant ou celle d'un nain ; les autres sont d'une largeur démesurée ; ils portent leurs cheveux relevés en aigrette ou en djatâ ; quelques-uns ont trois yeux<sup>2</sup> ; leurs oreilles sont pointues ; vêtus d'écorces d'arbres ou de peaux, ils balancent de lourdes massues ou d'immenses sonnettes. Leur ceinture est de moundja. Des bracelets entourent leurs bras ; l'or brille à leurs oreilles. Plusieurs frappent des tambours de diverses dimensions<sup>3</sup>, ou jouent de la flûte. Le dieu, qui porte l'arc Pinâca<sup>4</sup>, apparaît lui-même avec une conque, un tambour, des cymbales dans ses mains ; mais, tel que le dieu de la mort, il tient aussi un dard formidable. Il brille au milieu du sacrifice de mille rayons terribles, semblable au feu de Câlâ prêt à dévorer le monde.

Nandin et Siva ont en un instant renversé tous les apprêts du sacrifice : leurs coups sont aussi funestes que ceux du Temps à la fin des âges. Cependant une troupe de Râkchasas accourt, les yeux rouges de colère, et répand la terreur parmi les Mounis couverts d'écorces et de peaux. Les uns trempent leurs langues dans le beurre clarifié, les autres lèchent la chair des victimes ; ceux-ci arrachent les poteaux consacrés, et s'agitent avec violence ; ceux-là jettent de l'eau sur le feu avec de longs éclats de rire. Quelques-uns lancent un regard profane sur le Soma, et le dérobent, ou bien dans le creux de leurs mains<sup>5</sup> brisent les brins de cousa. Ils arrachent les boucles qui couronnent les têtes des poteaux<sup>6</sup>, fendent ou percent de flèches les arbres d'or qui ornent le lieu du sacrifice, mettent tous les vases en pièces et s'amuse à remuer l'Aranî. Ils abattent et détruisent le Prâgvansa<sup>7</sup>, prennent les offrandes, les souillent avec leurs ongles, les mangent ou les jettent.

Le Sacrifice (cratou<sup>8</sup>) ainsi attaqué jour et nuit poussa un grand cri, pareil au bruit de l'océan déchiré par les vents. Roudra prenant le grand arc de roseau<sup>9</sup> que lui donna jadis Swayambhou, ajuste ses flèches dont il accable le Sacrifice. Celui-ci percé de flèches s'élança dans le ciel, prit la forme d'une antilope, et vint en criant se réfugier auprès de Brahmâ ; comme il ne trouvait plus de sûreté sur la terre, il s'approcha du dieu, portant le trait dans sa blessure. Brahmâ accueillit cette antilope avec bonté, et lui dit d'une voix forte et éclatante : « Tu resteras au ciel sous cette forme. Percée de la flèche d'un dieu, tu te fixeras désormais dans le Nakchatrasiras<sup>10</sup>, où tu te joindras à Roudra lui-même et à

---

<sup>2</sup> On sait que les poètes représentent ainsi le dieu Siva, et que Siva a pour synonyme le mot *Roudra*. Voyez tom. I, lect. III ; les Roudras, personnages astronomiques, sont au nombre de onze.

<sup>3</sup> Il me semble qu'il y a dans cette description quelques traits qui conviennent à ces prêtres de Cybèle, frénétiques et furieux comme les compagnons de Siva. Je ferai remarquer comme un effet singulier du hasard que les mots *Dindyme* et *Bérécynthe* ont quelque analogie avec les mots sanscrits *dindima* et *bhêri* employés ici même pour signifier *tambours*.

<sup>4</sup> Ainsi se nomme l'arc ou le trident de Siva.

<sup>5</sup> Je ne sais pas pourquoi le poète compare ces mains à des feuilles de lotus, पद्मतल.

<sup>6</sup> कलश *calasa*.

<sup>7</sup> Voyez la note 1 de la CCIVe lecture.

<sup>8</sup> Le sacrifice se trouve ici personnifié. Le lecteur, en consultant la note 28 de la CXXXe lecture, verra jusqu'à quel point cette légende diffère de celle qui y est rapportée sur le même événement.

<sup>9</sup> Voyez lect. CXLVII, note 7.

l'immortel Soma<sup>11</sup>. Tu vas faire partie des constellations célestes, astre étincelant et ferme dans ta marche éternelle. Ce sang divin, sorti de ta blessure, dont tu as marqué le ciel dans ta course rapide, et dont la couleur est empreinte sur la face de Kétou<sup>12</sup>, deviendra pour les êtres un signe infallible de pluie<sup>13</sup> ».

Si l'ouïe est pour les mortels une source de bonheur ou de malheur, quand ils entendent dans le ciel la foudre d'Indra, la vue ne leur procure pas moins de jouissance ou de crainte. O prince, nos yeux contemplant avec admiration et transmettent à l'âme le spectacle merveilleux et varié de cet univers. La nuit voile sans doute une partie de cette ravissante création ; mais le jour vient nous développer ce grand ouvrage, qui s'étend de la terre jusque dans les plaines de l'éther.

Tous les autres Pratchétas<sup>14</sup> arrivent également en grand nombre, poursuivis par la crainte des flèches du grand Roudra. Nandin, le pinâca à la main, apparaît avec tous les génies compagnons d'un dieu terrible ; tel sera le sceptre flamboyant de Brahmâ, quand il annoncera la fin des siècles. Alors Vichnou saisit son arc qu'il élève à la hauteur de son front ; ses autres mains soutiennent son tchacra, sa massue retentissante et son poignard. En face de Roudra toujours menaçant, Hari frappant des mains<sup>15</sup>, le doigt défendu contre la corde par un cuir protecteur, tenant sa conque incomparable, son arc et ses flèches rapides, se montre à la tête des siens, comme la lune environnée de nuages. Les Âdityas, les Vasous couverts d'armes divines, se tiennent devant Vichnou, pareils à des feux brillants. Plus rapprochés de Roudra sont les Marouts et les Viswas, avec les Gandharvas, les Kinnaras, les dragons, les Yakchas, les serpents ; les Richis, appuyés sur leurs bâtons<sup>16</sup>, se trouvent à droite et à gauche, priant pour la paix et le salut des mondes.

Roudra le premier frappe Vichnou d'une flèche aiguë qui le touche au coeur ; mais Vichnou, âme de l'univers et premier auteur de Brahmâ, Vichnou n'a pas chancelé : il conserve toute sa fermeté et l'usage des six sens<sup>17</sup>. Il tend son arc, ajuste sa flèche comparable au sceptre terrible de Brahmâ, et vise à l'épaule le fier Mahâdéva. Celui-ci n'a point tremblé sous le coup : ainsi le superbe Mandara reste inébranlable aux atteintes de la foudre. Alors l'éternel Vichnou, s'élançant avec violence, va prendre Roudra à la gorge, circonstance qui a fait donner à ce dernier le surnom de Nîlacantha<sup>18</sup>. Ainsi parlait Roudra à celui qui est le corps universel, le maître de la création, l'être immuable. Car, ô fils de Bharata, Vichnou fait et défait ce qui existe : il est par sa bonté le premier de tous les êtres.

---

<sup>10</sup> Le poète parce mot désigne le premier des Nakchatras, appelé *Mrigasiras*, figuré par une tête d'antilope, et contenant trois étoiles dont nue est le λ d'Orion. Le mot *Mrigasiras* a servi à former le nom du mois Mârgasira (novembre- décembre) autrement appelé *Agrahâyana*, parce que, suivant l'ancien système, il était le premier de l'année indienne.

<sup>11</sup> Les Nakchatras ou constellations lunaires sont considérées comme les épouses du dieu Soma, qui est la lune.

<sup>12</sup> Nœud descendant, regardé comme un des neuf grahas ou planètes.

<sup>13</sup> Le lecteur remarquera que les poètes latins donnent aussi à Orion le surnom d'*Aquosus*, parce que son lever annonce la pluie et l'orage.

<sup>14</sup> Je regarde ici ce mot comme un nom de famille ce sont tous les enfants de Dakcha, qui lui-même était né des Pratchétas. Voyez tom. I, lect. II,.

<sup>15</sup> संहतञ्जलि, *samhatândjalih*.

<sup>16</sup> न्यस्तदण्डाः, *nyastadandâh*.

<sup>17</sup> Nous avons déjà vu que les Indiens considéraient le *manas* comme un sixième sens.

<sup>18</sup> Voyez la lecture CXXXII, et la note 13 de cette même lecture.



Il s'enferme lui-même dans son oeuvre. Des deux substances qui existent il est la plus noble : c'est lui qui a créé l'autre.

Des cris d'admiration se font entendre dans le ciel. « Adoration éternelle à Vichnou ! » disaient les Siddhas. Cependant l'autre Roudra, Nandin, irrité tend son arc et atteint Vichnou à la tête. Le chef des Souras, le père de tous les êtres, regarde Nandin en riant et l'arrête. Pareil à Brahmâ et tout rayonnant, constant et ferme comme une montagne, ce dieu incompréhensible, infini, inconnu et vainqueur, le grand Hari, calme et tranquille, aussi brillant que le feu de la fin des âges, Vichnou enfin, sait triompher de son ressentiment ; équitable et bon, il assigne au sage Roudra la portion qu'il demandait. Il établit pour l'avenir l'ordre du sacrifice<sup>19</sup> et marque à chaque ordre de dieux la place qu'il doit occuper. Voilà ce qui a été raconté sur le combat que se livrèrent Vichnou et Siva<sup>20</sup> à l'occasion du sacrifice de Dakcha, sur l'interruption de ce sacrifice et le tumulte qui se répandit dans le monde. Le sacrifice éternel est établi pour tous les êtres, ô roi ; Dakcha, comme les autres Pradjâpatis, en a recueilli les fruits. Telle est la manifestation de Vichnou, qui porte le nom de Pôhcara, c'est-à-dire son apparition dans l'antique Pouchcara. Cette histoire m'a été racontée par Dwêpâyana, qui la tenait par tradition des premiers Richis.

Celui qui, sage, pur et mortifié, écoute ce récit divin de la bouche des Brahmanes, et qui étudie la nature de l'Adhyâtma<sup>21</sup>, parviendra un jour au Dévaloca<sup>22</sup> : s'il a toujours avec joie entendu parler de l'être antique et suprême, après avoir vu combler ici-bas tous ses désirs, il passera dans l'autre monde sans connaître l'inquiétude, et jouira de la félicité du Swarga.

---

<sup>19</sup> Nous avons vu ailleurs que cette idée de sacrifice entraîne l'idée de devoir constant et consacré par la religion. Le sacrifice ici désigné, c'est l'accomplissement des devoirs imposés à chaque génie dans l'administration de l'univers. L'histoire de Dakcha a été interprétée de diverses manières : les uns y ont vu une querelle des partisans de Vichnou et de Siva ; les autres n'y ont aperçu qu'une légende astronomique. Telle qu'elle est présentée ici, elle ne me paraît faire allusion qu'à l'histoire du ciel, et nullement à l'histoire des hommes.

<sup>20</sup> Le texte lui donne le nom d'*Ougra*.

<sup>21</sup> Esprit supérieur.

<sup>22</sup> Monde des dieux.